

N° 6

BIMESTRIEL  
OCTOBRE  
NOVEMBRE 1995  
33 FF - 240 FB  
11 FS - 7 \$ CAN

# Figurines

tradition technique

## HOMMAGE

Josiane  
Desfontaines

## TECHNIQUE

Peindre un plat  
d'étain

## CRÉATIONS

Rue de Londres

XIX<sup>e</sup> siècle

Guerrier-ours

Pawnee

Bustes guerre

de Sécession

## UNIFORMOLOGIE

Les drapeaux

du Bien Aimé

Les piquiers

de Louis le Treizième



M 4692 - 6 - 33.00 F-RD





## Verlinden (1 à 5)

Comme de coutume, beaucoup de nouveautés en provenance de la célèbre société de Lier en Belgique. Pour le mois de septembre et en 120 mm, sont programmés une bombardière médiévale, un chamelier (réf. 1050, photo 4), un officier de blindé *Stug* (réf. 1051, non illustré) destiné à accompagner le véhicule de la marque, une féroce guerrière fantastique, avec son non moins redoutable félin, dénommée « garde du Palais de Zaron » (réf. 1054, photo 5) et l'empereur Napoléon 1<sup>er</sup> (réf. 1057, photo 1), qui est en fait une nouvelle version, avouons-le nettement plus réussie que la précédente, parue il y a près de deux ans).

Pour le mois d'octobre sont prévus, entre autres, un cavalier britannique du 16<sup>th</sup> Lancers à la bataille d'Alwal (photo 2) et un cavalier hongrois que l'on peut dater du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle (photo 3).

À notre avis, ces deux dernières figurines sont les plus intéressantes par les décorations qu'elles autorisent, tandis que le chamelier précité est sans aucun doute une pièce de... taille, en raison des dimensions atteintes par ce genre de monture à cette échelle !

Résine, 120 mm. Peinture de François Verlinden.

## Pilipili (6)

Two Guns, guerrier Blackfoot, est le premier d'une série en 120 mm consacrée aux Indiens et aux premiers Européens de la colonisation (trappeurs, explorateurs, etc.). Cette figurine bénéficie de la qualité qui fait la renommée de cette talentueuse marque : moulage sans faille et gravure irréprochable et parfaitement documentée. Un vrai plaisir à peine et une superbe collection qui s'annonce.

Résine, 120 mm. Peinture et sculpture de Le Van Quang.

## Somov (7)

En 90 mm plomb, Somov vient d'éditer ce très dynamique chevalier de l'ordre du Temple au début du XII<sup>e</sup> siècle. Un beau mouvement, une tenue très originale, moitié byzantine, moitié occidentale, autant d'éléments qui attireront les amateurs, toujours très nombreux, de cette intéressante période. Plomb, 90 mm. Sculpture et peinture d'Alexandre Somov.

## Wolf (8-10)

Cela faisait un petit moment que Wolf ne nous avait rien proposé à nous mettre sous le pinceau. Rassurez-vous, voici les dernières

nouveautés, axées comme de coutume sur la Guerre de Sécession avec ce Sudiste portant un cochon dans les bras (Réf. WCS 07, photo 8), et l'époque napoléonienne avec un fantassin britannique du 50<sup>th</sup> (West Kent) Regiment à la Corogne, pendant la guerre d'Espagne (Réf. WNGB 02, photo 10), souffrant des rigueurs d'un climat inhabituel dans la péninsule ibérique. Deux pièces intéressantes et bien réalisées, plaisantes à peindre, avec seulement une réserve quant au visage du Confédéré, un peu caricatural. Résine, 54 mm. Peinture de Dominique Breffort.

## Aquila (9)

Ce ménestrel est une référence supplémentaire qui vient d'apparaître dans la série qu'Aquila consacre aux personnages de l'époque médiévale. Très prochainement, sont prévus des comédiens de la même période que nous ne manquerons pas de vous présenter dans ces colonnes.

Plomb, 54 mm. Sculpture et peinture de Fabrice Eisenbach.

## Nemrod (11-21-40-41)

Poursuivant sa série de figurines inspirées des planches de Michel Pétaud parues dans

Figurines Nemrod édite aujourd'hui deux gendarmes de l'An IX : un brigadier en tenue de campagne et bonnet et un gendarme en grand uniforme de service à pied (peinture de J.P. Duthilleul, photo 41 et 40). Pour ce dernier, le chapeau peut être équipé soit d'un plumet, soit d'un pompon. L'autre nouveauté concernant la même période est une saynète intitulée « la capture » et mettant aux prises un chasseur à cheval et son prisonnier cosaque. (Peinture de M. Formentel, photo 11). Résine, 54 mm.

Dans un tout autre domaine, Nemrod, à l'image de certains autres de ses collègues, débute une série de personnages (photo 21) destinés à accompagner les automobiles de course au 1/24<sup>e</sup> : patron d'écurie, « supportrices », mécaniciens et pilotes. Résine, 1/24<sup>e</sup>

### King & Country (12-13-14-19)

Certainement très peu connu dans nos contrées, King & Country est le seul fabricant de soldats de plomb d'Extrême Orient.

Depuis 1984, cette marque a développé différentes séries traitant la période allant de la Rome ancienne à la Guerre du Golfe avec, par exemple, des pilotes et mécaniciens de la R.A.F. (photo 12), les *Roughriders* de T. Roosevelt (photo 14), ou des hussards français du

7<sup>e</sup> régiment (photo 19).

En outre, cette marque produit une gamme intitulée « Les Rues de Hong Kong » décrivant la vie quotidienne dans la cité chinoise au tournant du siècle, avec par exemple un cireur de chaussures (photo 13). Ces figurines en plomb de 54 mm de haut sont vendues assemblées et peintes. La marque n'étant pas distribuée en France, on peut la contacter à l'adresse suivante :

22/F Asian house 1, Hennessy road. Wan-chai, Hong Kong. Fax. : 861 3806.

### Prince August (15-16)

Prince August va, prochainement, éditer deux nouvelles séries de moules permettant, à chaque fois de réaliser trois grenadiers de la Garde Impériale, dans des attitudes différentes. Ces séries, sont nettement plus dynamiques que les précédentes et vont permettre, en combinant les différents éléments obtenus, de disposer de plus d'une vingtaine d'attitudes différentes.

Bien évidemment, en réalisant de simplissimes conversions, il est également possible d'obtenir d'autres régiments (grenadiers « hollandais » par exemple) d'autant que les pièces détachées Historex s'adaptent parfaitement !

Les six figurines présentées sur les photos 16 et 17, ne sont, pour l'heure que des pré-tirages, la production devant intervenir dans les prochaines semaines, alors un peu de patience ! Plomb, 54 mm. Peinture de Christophe Caillaux.

### Feigly (17-18)

La nouvelle série éditée par Jean-Pierre Feigly est consacrée à l'armée française, de la dernière guerre à nos jours. En effet, il s'agit d'une figurine de base en tenue de toile d'été et bonnet de police toutes armes offrant de multiples possibilités de décoration (photo 17).

Les figurines sont disponibles seules, au garde-à-vous ou avec différents accessoires (fanion, bras avec clairon ou armes diverses). Les fourragères et les foulards d'armes sont exécutés à l'aide de médium d'empatement ajouté à la peinture. Dans un proche avenir, cette même figurine pourra être dotée de différentes têtes afin d'agrandir la gamme des sujets disponibles (chasseurs d'Afrique, etc.).

Dans un autre registre, Jean-Pierre Feigly a également sculpté pour Mr Schulé, de la société suisse Arhisto, deux figurines (photo 18) : un porte-bannière du canton de Schaffouse vers 1520 (à droite) et un porte-bannière du



Photo © J.P. Duthilleul

NOUVEAUTÉS



canton de Glaris en 1510 (à gauche).

Sculpture et peinture de J.P. Feigly.

## ACTRAMAC (20)

Les habitués des romans de la Table Ronde connaissent tous la fée Morgane, notamment pour les maléfices qu'elle dispense. C'est elle que la société ACTRAMAC a décidé de représenter dans sa série consacrée à la geste arthurienne. Il s'agit d'un sujet bien réalisé et plaisant à peindre. En outre, le thème conviendra non seulement aux amateurs de la chose médiévale qu'au fanatiques de l'héroïc fantasy. Notez au passage que tous les éléments de décor visibles sur la photo sont contenus dans la boîte. Résine, 120 mm.

## Mithril (22)

Apparition chez Mithril d'une nouvelle série de saynètes, toutes fournies avec des éléments de décor. La première sur la liste rassemble Saroumane et Gandalf à la Tour d'Orthanc, deux personnages disponibles précédemment, mais séparément. Voilà qui comblera sans aucun doute tous les amateurs du genre et simplifiera la vie de tous ceux qui souhaitent mettre en scène ces personnages magnifiquement sculptés. Réf. MV 360. Plomb, 25 mm. Peinture de David Faisant.

## Armageddon (23)

Après une interruption de quelques mois,

voici une nouvelle production Armageddon : le molosse. Autrement dit un « chien » à l'aspect bien effrayant et en tout cas parfaitement dans la lignée des pièces éditées précédemment par cette marque française. Que l'on apprécie ou non ce genre de sujet, force est de constater que la réalisation (sculpture et moulage) ne souffre d'aucun défaut.

Résine 90 mm. Peinture de R. Poisson.

## Lady (24-26)

Lady est le nom d'une nouvelle gamme, produite par Alexandre Somov et consacrée, comme son nom le laisse un peu deviner, à des figurines de charme ou d'héroïc fantasy.

Les deux premières pièces sont dénommées « lady léopard » (photo 24) et « lady ninja » (photo 26), cette dernière étant fournie avec un petit décor.

Résine, 120 mm. Sculpture et peinture d'Alexandre Somov.

## Asgard (25)

Après sa série de guerrières fantastiques de grande dimension, Asgard nous propose également toute une gamme de personnage (conducteurs, mécaniciens, etc.) destinés à accompagner un grand nombre de véhicules (poids lourds, F1, rallye) au 1/24<sup>e</sup>, dont cette photographie surnommée « Miss Canon ».

Résine, 1/24<sup>e</sup>, sculpture de Ph. Plual.

## Le Cimier (27 à 30)

Comme nous vous l'avions annoncé précédemment, Le Cimier commence l'édition d'une nouvelle série de bustes au 1/10<sup>e</sup> consacrée cette fois à l'infanterie française du Premier Empire. Les deux premières références, toujours admirablement sculptées par Charles Conrad, sont respectivement un grenadier de la Garde Impériale et un tambour-major du même corps (photos 27 et 28, réf. BGGI et BTM). Résine, 1/10<sup>e</sup>. Peinture de Gérard Giordana.

En outre, Le Cimier s'attaque à une période rarement représentée en figurine : la Restauration. Pour l'occasion, il s'est attaché les services du Russe Andréi Bleskine, dont le talent est désormais parfaitement connus de nos lecteurs. À l'heure actuelle sont disponibles un grenadier à cheval de la Garde (Réf. BA1, photo 29) et un gendarme de la Garde (Réf. BA2, photo 30). Deux belles figurines, très fines, parfaitement réalisées et dont les teneurs charoyantes apporteront une note d'originalité dans toute collection de qualité.

54 mm. Peinture de François Peschard.

## Warriors (31-32)

Parmi la toujours très nombreuse production de cette jeune marque californienne, nous avons extrait ce groupe de deux waffen SS dans les Ardennes (photo 31) en train de faire

une pose pendant les combats et ces deux parachutistes allemands (photo 32).

Ces figurines sont finement sculptées (cela est encore plus vrai pour les paras), mais souffrent toujours des problèmes de moulage décrits dans notre numéro précédent. En outre, les éléments qui les composent sont très nombreux pour des pièces à cette échelle, ce qui impose une préparation longue et qui peut s'avérer périlleuse. Dès que ces problèmes de fabrication auront été réglés tout sera vraiment parfait. Résine, 1/35<sup>e</sup>. Peinture de D. Breffort (photo 31) et Ph. Cagnache (photo 32).

### Quadriconcept (33)

Continuant sur sa lancée, Quadriconcept

nous propose aujourd'hui son sixième timbailier : il s'agit d'un timbailier du 1<sup>er</sup> régiment des Lanciers polonais de la Garde. Au risque de nous répéter, signalons que ces figurines, par leurs dimensions, sont certainement l'un des meilleurs moyens de s'initier à la peinture du plat d'étain. Signalons au passage que l'une des prochaines séries sera consacrée aux husards. Plomb, 90 mm. Peinture de L. Bécavin.

### Pegaso (34-35)

Pegaso est l'une des marques les plus prolifiques du moment. Ses deux plus récentes nouveautés sont, respectivement, un guerrier samnite du IV<sup>e</sup> siècle avant J.C. (Réf. 54-023, photo 34) et John of Eltham, noble anglais du

milieu du XIV<sup>e</sup> siècle (Réf. 54-022, photo 35). Ces deux pièces sont très finement réalisées, bénéficient d'un moulage quasiment parfait et d'une gravure de très haute qualité. Il faut dire que le chevalier anglais est l'œuvre d'A. Laruccia, un nom qui commence à être connu pour avoir réalisé des merveilles pour Andrea il y a quelques mois. Peindre de telles figurines est un régal, et il faut savoir que les armoiries du chevalier sont représentées en léger relief, ce qui facilite bien les choses... Quant au samnite, l'un des derniers ouvrages parus dans la série *Men at Arms* d'Osprey (*Early Roman soldiers*), donnera d'excellentes idées de décoration. Deux figurines à se procurer sans réserve ! Plomb, 54 mm. Peinture de D. Breffort.



**NOUVEAUTÉS**



## Kirin (36)

Le roi Arthur, sculpté par Brian Stewart est l'une des dernières nouveautés Kirin disponibles en France. Le costume représenté est proche de la réalité historique telle qu'on peut l'imaginer et en tout cas bien éloigné des clichés vestimentaires véhiculés par Hollywood. Le moulage est très correct, le seul problème venant de la préparation des pièces qui doit être minutieuse en raison des nombreux éléments constitutifs qui sont tous munis des sempiternels « plots » de coulée, pas toujours évidents à éliminer.

Pour la peinture, les amateurs de tartan pourront donner libre cours à leur imagination, tandis qu'une décoration plus simple est toujours possible, pour ceux qui ne se sentiraient pas de taille ! Résine, 120 mm. Peinture de Ph. Cagnache.

## Soldiers (37)

Une excellente initiative de la part de cette marque italienne qui édite, enfin, le légionnaire de Jules César (réf. SR 1), du moins tel qu'on peut se l'imaginer au vu des dernières découvertes archéologiques.

Tirée d'une illustration du célèbre Peter

Connolly, cette figurine est réellement une aubaine pour les amateurs de l'armée romaine antique.

Soldiers, commercialisée en outre, dès ce mois de septembre, une série de chevaliers du Moyen Âge dont nous vous reparlerons dans notre prochain numéro. Plomb, 54 mm.

## Dés Kit (38)

Connu pour ses véhicules blindés à 1/35<sup>e</sup>, ses figurines à la même échelle ou pour sa gamme en 90 mm (soldats français, hommes préhistoriques, etc.) Dés Kit se lance abord d'aujourd'hui la Science Fiction avec cette guerrière futuriste, véritable chasserresse de Terminator. Beau travail pour un début ! Cette intéressante personne nous a immédiatement

## Sieland (39)

Les trois dernières nouveautés de cette marque allemande sont respectivement un chasseur à cheval français en 1806 (réf. JS 44), un officier des hussards prussiens en 1813 (réf. JS 42) et ce guerrier iroquois, vers 1760 (réf. JS 43), qui ne manquera pas d'intéresser les amateurs d'Amérindiens, très

nombreux, et qui sont souvent en « manque » de sujets à réaliser se rapportant à cette période !

Plomb, 90 mm. Sculpture de Jürgen Sieland.

## New Hope Design (42)

New Hope est connu depuis des années pour être l'une des marques les plus prolifiques, et dont la production est extrêmement variée. Malheureusement, trop souvent quantité ne rime pas avec qualité, et c'est le cas avec l'une des dernières références de la marque, un décursion romain à cheval (réf. MA 1174).

Le sujet est rare et tiré comme de coutume d'un ouvrage Osprey (celui consacré à la garde prétorienne romaine), mais la réalisation souffre de nombreux défauts, à commencer par la fonderie qui est, aujourd'hui, assez dépassée. Quant à la sculpture, elle n'est pas, elle non plus, exempte de critiques. Mais il faudra souvent en passer par là si l'on veut réaliser des figurines dont les thèmes peu courants, sont délaissés par beaucoup d'autres marques.

Plomb, 54 mm. Peinture de Ph. Cagnache.

34



35



36



37



Photo © Soldiers

38



39



Photo © Spielend

40



41



42



# NOUVEAUTÉS



# Le coin du débutant

(6<sup>e</sup> partie)

## Les chevaux (2)

Dans notre précédent numéro, nous avons commencé à aborder ce sujet si passionnant et si redouté. Il est temps maintenant de passer un peu à la pratique et de voir comment il est possible de réaliser des montures sortant un peu de l'ordinaire.

Jean-Pierre DUTHILLEUL  
(photos de l'auteur)

En plus de leur robe spécifique, nombre de chevaux portent certaines marques ou taches particulières qu'il convient donc de connaître afin de les représenter en miniature.

### Taches et marques diverses.

#### ● Les balzanes

Ce sont des marques blanches affectant la jambe ou le pied, sur une région plus ou moins étendue. Elles sont toujours situées dans le bas de la jambe, même si elles sont parfois interrompues avant d'atteindre le pied (vous avez remarqué que le cheval n'a pas de pattes, mais des jambes : cette erreur de langage ruinerait votre crédit auprès de tout homme de cheval paté). Une balzane bordant le pied implique toujours une corne claire. Mieux, si elle ne borde que la moitié du sabot, celui-ci est bicolore ! Une balzane tranche toujours sur le poil coloré, ne pas fondre ces deux tons lors de la peinture du cheval.

#### ● Les marques blanches du visage

Elles distinguent principalement les chevaux de robe claire. Les bais peuvent en arborer, mais



leur surface est le plus souvent réduite. Lorsque la tache est sur le front, on la dénomme « pelote » (ovale), étoile, croissant, losange ou U. Une grande bande blanche sur le nez s'appelle la liste. Lorsqu'un cheval à la robe foncée a une marque acajou ou feu sur le nez on dit alors qu'il a un « nez de renard », tandis qu'un « cap de Maure » est un cheval à la tête noire alors que sa robe est claire (isabelle, grise ou rouanne). Les grandes taches se terminent souvent sur un nez dépouillé de poils, l'endroit où la peau apparaît nue et rose s'appelant le lard. Enfin, de façon imagée, on dit qu'un cheval « boit dans son blanc » quant le lard s'étend jusqu'à la commissure des lèvres.

Dans la réalité, de longs poils rares sont présents autour de la bouche, il est superflu et hors de propos de les représenter sur vos figurines.

#### ● Les marques noires des jambes

Elles se rencontrent plus fréquemment chez les bais, elles peuvent être alliées à des balzanes peu étendues. Une tache noire peut faire le tour du membre ; si ce n'est pas le cas, elle sera à l'avant du genou pour les antérieurs et à l'arrière du coude pour les postérieurs. Contrairement aux balzanes, les marques noires se fondent dans le poil de la robe.

### Les chevaux de base

Créer de toute pièce un cheval fait partie des fantasmes les plus répandus chez les figurinistes. Quiconque s'y sera mesuré a pu en mesurer la difficulté. Plus raisonnablement, on commencera par utiliser les très beaux chevaux Historex, que l'on peut améliorer, nous le verrons plus loin, quelques Airfix intéressants et, depuis peu, les très beaux spécimens sculptés par Bruno Leibovitz pour Métal Modèles dont j'ignore s'ils sont disponibles séparément.

Pour le 90 mm, le choix est plutôt mince : quelques belles bêtes chez Poste Militaire (disponibles seuls), David Grieve, Almond, Andrea, et c'est à peu près tout... Signalons tout de même la production, en plastique injecté et grande échelle de F.M., ainsi que le cheval articulé, toujours en grande taille, édité il y a plusieurs années par Le Hussard du Marais.

### Transformations, améliorations

Les chevaux du commerce gagneront souvent à être originalisés. C'est particulièrement

vrai avec les Historex, bon marché et dont la « cannibalisation » ne pose pas trop de problème de conscience.

Vingt demi-corps différents s'offrent à vous, permettant des assemblages dont on veillera à ce qu'ils n'aient aucun caractère tératologique (vite le Larousse !). On peut bien sûr scier chaque demi-corps et créer des chevaux dont la vérité hippologique doit toujours être scrupuleusement respectée, cela multiplie d'autant les possibilités.

Les jambes, elles aussi, peuvent être coupées aux articulations, ce qui permet d'en changer la position. Attention cependant à jeter des muscles qui doit rester naturel. Un petit tenon en corde à piano ou en trombone aide à réunir les fractions de membres coupés, cela améliore aussi la solidité du collage. Le joint est ensuite masqué ou remodelé au Milliput.

### La bouche

Les impératifs du moulage empêchent la reproduction de certains détails, faciles à améliorer, la bouche du cheval est de ceux-ci, surtout si l'on désire la représenter entrouverte. Je commence toujours par l'ablation du maxillaire inférieur, le palais est légèrement fraisé, puis je pose les incisives légèrement inclinées vers l'avant. Vient ensuite la langue et enfin je remodele le maxillaire. La langue de côté pour les chevaux représentés au galop les rend encore plus expressifs. Ne somez pas dans le défaut courant du transformateur de chevaux : l'appareil dentaire de style hollywoodien...! Seul Jolly Jumper découvre un tel sourire : soyez plus discret.

### Les oreilles

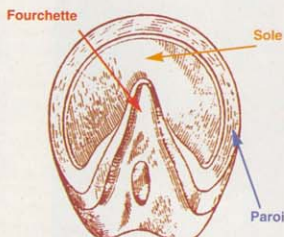
Elles sont mobiles à 180° ou presque et, de plus, inclinables vers l'arrière (réflexe de peur ou de colère : gardez vous, il y a du coup de sabot dans l'air !). Suivant l'attitude de votre cheval, ou son humeur, implantez donc les oreilles en conséquence.

### De l'utilité du pyrograveur

Il vous est d'une aide précieuse lorsque vous désirez animer les crins d'un cheval en plastique. Ne vous contentez pas de quelques sillons grossiers mais, au contraire, traitez longuement et en finesse le toupet, la crinière et la queue ; le pour-



### FACE INTÉRIEURE DU PIED



## DIFFÉRENTS TYPES DE BALZANES



tour du sabot et l'arrière du paturon seront aussi pyrogravés.

Pour obtenir la finesse désirée, je ligature un épi sur mon pyrograveur à l'aide d'un fil de cuivre; je donne la puissance maximale, ce qui chauffe modérément l'épi. Parfois, j'applique au préalable une couche de trichlore sur le plastique, ce qui le rend plus « filant ». Mais vu la connotation sulfureuse de ce produit à l'heure actuelle, je ne sais s'il faut le recommander, d'autant que l'on génère, en procédant ainsi, des gaz très toxiques, alors prudence ! D'autant que le tout se déroule dans une ambiance d'étincelles et d'auto-allumage du pyrograveur... quelle vie intrépide que celle du figuriniste !

### Le pied

S'il est relevé, on aperçoit le détail de l'intérieur du pied. Bien souvent, celui-ci n'est pas détaillé : on devra donc le retravailler pour le rendre conforme à la réalité anatomique.

### Le grossissement

Si vous utilisez un cheval tiré de la gamme Historex, celui-ci vous paraîtra souvent trop frêle pour supporter un cuirassier ou un carabinier. Deux solutions s'offrent alors à vous. Soit vous considérez que la pénurie fréquente de monture obligeait souvent les troupes dits lourds à enfourcher des bêtes qu'ils estimaient indignes d'eux, ce qui fut vrai à certaines périodes de l'Empire : vous ne changez donc rien aux dimensions du cheval et vous vous épargnez alors bien des soucis...

Si, au contraire, votre aveugle témérité vous incite à jucher votre guerrier sur un destrier fougueux et de stature imposante, préparez alors vos outils, armez-vous d'un moral d'acier et, à tout hasard, préparez votre mouchoir (sans trop vous éloigner de la sacro-sainte poubelle, purgatoire obligé de kyrielles de péages tombés au champ d'horreur !) Car grossir un cheval c'est :

1. L'élargir.
2. L'allonger.
3. Lui donner plus de hauteur.
4. Réfaire toute la sellerie.
5. Réadapter les jambes du cavalier aux nouvelles dimensions.

Le plasticateur pourvoira au divers élargissements du cheval. Le principe restera toujours le même : intercalage d'une feuille de carte plas-

tique découpée grossièrement; collage et réassemblage des deux parties du corps; séchage prolongé et enfin ponçage. Les épaisseurs de plasticarte doivent toujours rester modestes.

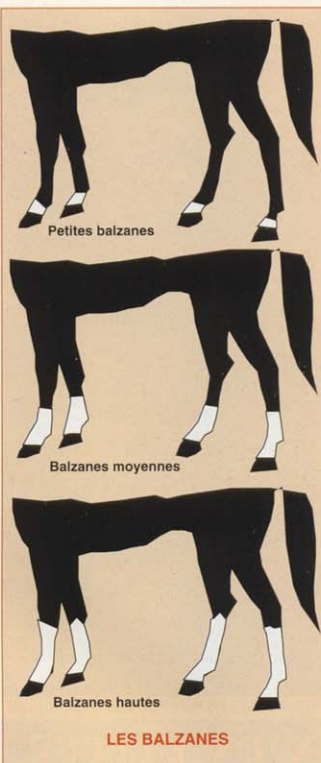
### Construisez solide !

Veillez à la bonne solidité du montage de vos chevaux et n'hésitez pas à placer des tenons. Soyez très prudents si vous décidez de ne faire tenir un cheval que sur un pied.

Bannissez dans ce cas les voyages ou n'osez ceux-ci qu'après avoir calé l'animal (ce qui est souvent difficile) et gare aux trépidations répétées, car j'en ai vu des chevaux dont le tenon restait solidement fixé au sol, mais dont le corps s'affranchissait ou, pire, dont le plastique, forcément très mince au niveau du goulet cassait, transformant ainsi l'animal en girouette, - certainement fort gracieuse -, jusqu'au moment où un demier cahot l'expulsait du tenon. Que faire alors de cette pauvre bête au pied irrémédiablement fragilisé ? Alors, par pitié, fixez les deux pieds au sol avec, de préférence un antérieur allié à un postérieur.

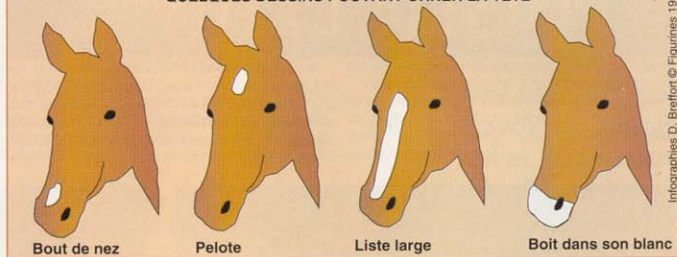
Les quelques recettes qui précèdent ont été éprouvées et sont parfois originales. Elles sont illimitées et chacun peut en inventer de nouvelles, fort valables. Là encore l'exactitude et le bon goût seront vos guides obligés.

(à suivre)



LES BALZANES

## QUELQUES DESSINS POUVANT ORNER LA TÊTE



Infographies D. Breffort © Figurines 1995



1. « Stradiotti ». Conversion de l'auteur réalisée à partir de pièces Historex. Comme on l'imagine, un travail très conséquent a été effectué pour obtenir cette attitude particulière mais terriblement dynamique. On notera au passage que cavalier et monture sont traités, comme il se doit en tant que groupe homogène, leurs mouvements étant parfaitement liés.
2. Gros plan sur l'intérieur du pied. Malgré l'échelle réduite, ce genre de détail est absolument indispensable si l'on veut reproduire parfaitement la réalité. Pour admirer le travail accompli, il suffit de se reporter au dessin reproduit sur la même page, montrant la face intérieure du pied d'un cheval.
3. « Mongol ». Autre conversion de l'auteur, toujours à partir de pièces Historex. Ici, c'est l'impression de mouvement qui a été privilégiée.

(Photos © Jean-Pierre Duthilleul)





et j'étales deux très fines couches de blanc mat sur les deux faces, même si je ne peins qu'un seul côté. L'étain s'oxydant à l'air, il faut penser aux futurs collectionneurs.

La figurine est disposée sur un carton ondulé double épaisseur brun (gratuit dans les grandes surfaces).

Ce ton ingrat va m'obliger à forcer mes couleurs et à accentuer les reliefs contrairement à d'autres teintes de support.

Il ne faut pas que le socle de la figurine dépasse à l'envers du carton, sinon la table renvoie celle-ci et ce toujours au mauvais moment.

### Le dessin au crayon (photo 3)

Maintenant l'affaire se corse car il faut dessiner l'étendard. La main doit être frôleuse, avec une mine de crayon 5H taillée comme une pointe à tracer. Il ne faut surtout pas graver dans le blanc, sinon l'enduit disparaît.

Le crayon très dur dépose peu de graphite et ne noircira pas les couleurs claires.

Le dessin doit tenir compte des déformations dues aux plis du tissu, différence majeure avec les drapeaux des figurines en ronde-bosse.

### Le fond de l'étendard (photo 4)

Me voici enfin le pinceau à la main, l'objet est précieux entre tous. La figurine devant moi, la palette au-dessus, le problème consiste simplement à prendre la couleur sur l'une et à la poser sur l'autre.

Sur le pinceau je prends seulement 1 ou 2 mm de peinture que j'étales toujours en tirant au maximum dans le sens du poil. Je dis bien dans le sens du poil. Jamais un aller et retour, sinon vous avez rapidement à la main un balai à ch... et fini les traits fins. Pour cela, la figurine et son support vont tourner constamment à la disposition du pinceau. Autre principe, je superpose rarement les couches de couleurs. Les aquarellistes vous diront que je travaille avec des réserves. Par exemple, dans cet étendard si vous étalez sur toute la surface la couleur violette, il vous faudra au moins dix-sept couches de blanc pour avoir une teinte claire approchant le blanc, j'exagère à peine.

Les surépaisseurs nuisent à la finesse de l'exécution et ma fainéantise naturelle m'interdit de refaire plusieurs fois la même chose. J'avance au fur et à mesure et je ne reviens pas sur une

partie peinte. Mais rien n'est systématique; à la fin de la figurine, j'accentue parfois quelques lumières. Sur les franges, c'est souvent le cas. Les mélanges de couleurs sont faits sur la palette avec de petites quantités extraites des gouttes principales.

Reportez-vous à la splendide étoile du numéro 2, page 36 de votre revue préférée pour obtenir les tons désirés. Faire de petits essais sur la palette ne coûte rien.

Vous jetterez vingt fois plus de peinture que vous n'en aurez utilisée.

### L'or et l'argent (photo 5)

Les tons argent et or sont réalisés à la peinture à l'huile, sans recours aux poudres métalliques. En 30 mm, les éclats trop violents de ces dernières nuisent à mon avis à l'harmonie de ces miniatures. C'est une option que j'ai prise à l'unanimité... Essayez et choisissez selon votre goût.

Autre différence avec la ronde-bosse, la technique pour peindre le plat s'approche beaucoup de celle utilisée pour les tableaux. Regardez les livres ou, mieux, les tableaux dans les musées et copiez sans honte.





### L'étendard presque achevé (photo 6)

Les rouges doivent être éclatants. Ne les éclairez surtout pas au blanc mais avec du jaune, car rouge plus blanc égale rose. Pour avoir du relief ne blanchissez pas votre figurine d'un côté et ne la noircissez pas de l'autre. Je commence d'abord par un demi-ton, puis par du clair enfin par du foncé. Surtout pas trop de blanc, ne trempez pas votre figurine dans la farine ou alors prenez le parti de la peindre entièrement dans les tons pastels, ce qui n'est pas facile.

Les lions et les aigles dans les armoiries ont souvent les griffes et la langue d'une autre couleur. Les spécialistes vous diront qu'ils sont ici « armés d'or » et « lampassés d'azur ». N'oubliez pas de les peindre ainsi, sinon gare aux remarques.

### L'armure (photo 7)

Les lions sur la robe sont des petits détails. Je les rajoute en surcharge sur le blanc. C'est facile le lendemain. Quand je peins une armure bordée d'or, je commence par les bordures, mais sans déborder sur le reste. Du noir, du gris de

Payne, une pointe de bleu et du blanc constitueront la base pour peindre ensuite l'acier. Je travaille toujours dans le frais, en facettes successives de plus en plus claires et fondues entre elles mais uniquement sur les bords de celles-ci.

### La palette à la fin (photo 8)

Petit à petit, patiemment, le chevalier se couvre de peinture. Je suis toujours surpris d'avoir fini. C'est peut-être une des raisons pour laquelle j'ai toujours plusieurs figurines en cours. J'évite ainsi la grande question: « Et maintenant que vais-je faire ? ». Sur ma palette subsistent les traces de tous les mélanges et essais. Vous pouvez remarquer que le blanc au centre est pratiquement pur. Le pinceau ayant toujours été propre lors du prélèvement.

### La figurine sur fond noir

Cette figurine est une pièce unique. Elle a droit à une boîte tapissée de velours noir. Là, les tons vont prendre toutes leurs valeurs car le brun du carton ondulé désavantageait les couleurs. Un

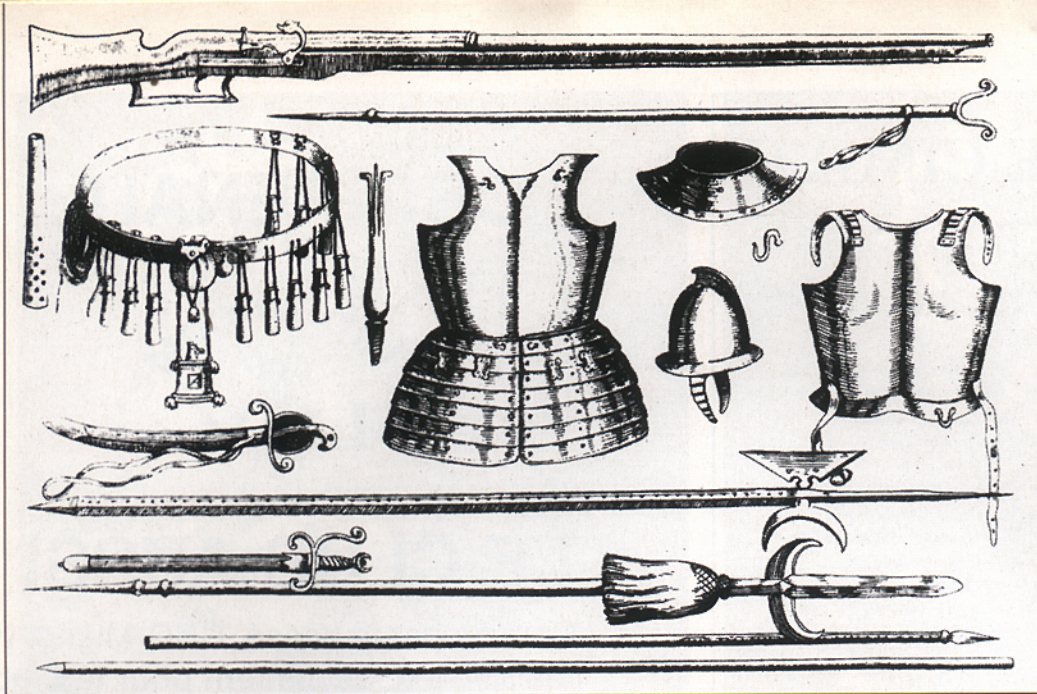
petit cadre et une vitre protégeront l'oeuvre des doigts et des postillons des admirateurs. Il faut espérer qu'ils seront nombreux. Après tout la dernière figurine est toujours la plus belle, non ?

Vous avez regardé mes photographies, lu cet article jusqu'au bout (laissez moi rêver, merci). Lire une bonne revue, c'est très bien et même indispensable, mais il faut aussi observer directement un figuriniste en action et pouvoir lui poser des questions. Là rien ne vaut une association. Vous en avez dans toute la France. C'est la solution que j'ai moi-même utilisée il y a très longtemps, et je reconnais très facilement tout ce que je dois à mon ami Pierre Conrad, ancien président des Amis d'Histoire.

Pourquoi inventer dans son coin ce que tout le monde utilise déjà. Allez, bon courage et à bientôt peut-être dans un concours où je pourrai vous féliciter pour vos chefs d'œuvre. □

*Ci dessous. L'une des dernières pièces réalisées par l'auteur, un porte-drapeau de la compagnie colonelle du régiment Jeune Tilly, pris par les Suédois (1632-1633). Comme on peut le voir, l'illusion du volume est absolument saisissante, les motifs du drapeau suivant parfaitement le sens des plis de l'étoffe... le tout sur 30 mm de haut !*





*Ci-contre.*  
Sur cette gravure tirée de « *L'Art Militaire pour l'Infanterie* » de Jean-Jacques Walhausen, capitaine des gardes et capitaine de la louable ville de Francfort, imprimé à Francfort en 1615, on distingue l'équipement utilisé par les fantassins de l'époque : arquebuse et sa fourquine, chapelet de charges, corselet, colletin et cabasset. Tout en bas, la pique, outil principal du « corselet », comme on l'appelait à l'époque le piquier.  
Extrait de « *Équipements Militaires, de 1600 à 1870* », tome 1, de Michel Pétard.

# LES PIQUIERS DE LOUIS LE TREIZIÈME

**Composante obligée de l'infanterie des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les formations de piquiers connurent une étonnante longévité devant le développement considérable que prit l'arme à feu portative dans les rangs des armées occidentales et il fallut la décision capitale de Vauban en 1703 pour mettre à bas ces silhouettes cuirassées, hérissées des « longs bois » et devenues en un instant absolument archaïques... C'était la fin d'un monde.**

Michel PÉTARD

Depuis 1618, fait rage la guerre de « Trente Ans », mettant aux prises les états protestants contre la Maison d'Autriche qui prétend rétablir son hégémonie politique en Europe centrale.

Ce combat engagé contre la mainmise d'une monarchie absolue sur l'Europe durera trente années. La France ne s'y engagera que très tard et l'heureuse victoire de Rocroi en 1643 viendra inaugurer le règne du jeune Louis XIV.

## Le piquier français

Le combattant porteur de pique, connu depuis les temps les plus reculés et composante tactique employée dès l'Antiquité, reprend de l'importance chez nos voisins dès les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles : Flandres, Suisse, Allemagne, Espagne et Hollande, tandis que les Français adoptent en dernier les corps de piquiers comme institution nationale permanente sous Louis XII et François 1<sup>er</sup>. Sous ces règnes, les piquiers comptent pour un quart de l'infanterie. Sous Henri IV, ils sont trois piquiers pour deux arquebusiers ou mousquetaires. Le début du règne de Louis XIII voit se stabiliser le corps des piquiers avec la moitié de l'effectif de l'infanterie. À l'époque de Rocroi, ils ne participent plus qu'au tiers. Devant l'irrésistible progrès de l'arme à feu et malgré la résistance de grands capitaines empreints des tactiques surannées, l'effectif des piquiers s'affaiblit avant le coup de grâce porté par Vauban, qui démontra la supériorité devenue évidente de la baïonnette combinée à l'arme à feu, avant d'en prescrire l'abolition en 1703 - disparition d'ailleurs généralisée dans toute l'Europe en moins de dix années. Il s'agissait là d'une révolution véritable des usages de la guerre.

## Le piquier au combat

Sous l'impulsion novatrice de Maurice de Nassau en Hollande à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, puis celle de Gustave Adolphe de Suède, créateur des armées modernes, de nouveaux principes de guerre s'épanouissent dans l'Europe entière, relayés par la publication d'ouvrages illustrés très précis comme ceux de De Ghelyn en 1607, de Walhausen en 1615 ou de Lostelneau en 1646. Ces principes trop complexes pour être évoqués ici sont constitués sur le modèle de l'échiquier et reposent sur la discipline rigoureuse des hommes et leur mise en place, notamment dans les évolutions des piquiers dont l'efficacité et l'impénétrabilité dépendent totalement. Le mur ainsi construit résiste aux charges de cavalerie, car si le cheval dressé au fracas des batailles y demeure insensible, rien ne peut le faire avancer contre un fer qui le pique ! Les ouvrages cités plus haut nous indiquent un maniement de la pique très élaboré, portant sur une vingtaine de mouvements, sans compter les conversions, ceci nécessitant un entraînement collectif très rigoureux

auquel les piquiers sont astreints, d'où leur paye supérieure au reste de l'infanterie jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Louis XIV qui privilégiera plutôt les porteurs d'armes à feu.

## Le costume de guerre du piquier

À cette époque, la notion administrative de l'uniforme est inexistante, mais nous trouvons cependant dans les formations armées une unité due au groupement des commandes d'habillement qui dépendent de la volonté des capitaines, puis surtout aux équipements et armements achetés en masse dans les manufactures armurières produisant en série. Chez les piquiers, c'est d'abord l'armure qui crée l'uniformité, quant au reste de la vêtue, elle relève totalement des modes civiles en usage au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. À cette époque, le cuirassement ne concerne plus que certaines formations lourdes de cavalerie, puis les piquiers qui doivent se protéger contre les tirs de pistolets des escarmoucheurs adverses qui tentent de disperser ces hommes immobilisés dans une configuration fixe. Cette armure légère de fer battu comprend un plastron, sa dossière, un hausse-col qui les soutient, puis des tassettes couvrant le bas-ventre et les cuisses. S'y ajoute la défense de tête du type cabasset ou morion, agrémentée de joulières ou non et enrichie de plumets lors des grandes occasions.

L'habillement type de cette moitié du siècle est constitué du pourpoint, des chausses et des souliers.

### ● Le pourpoint

Il s'agit d'une sorte de brassière courte, lacée ou boutonnée par devant et terminée au bas par de très courtes basques ou des rubans. Les manches, ajustées sur le poignet, peuvent être ouvertes en un large crevé doublé. Un col, le « rabat », en linge blanc empesé et lié sous le menton, vient émerger du pourpoint dont il est indépendant.

### ● Les chausses

Elles constituent le vêtement qui habille la partie inférieure de l'homme, des chevilles à la ceinture. On les divise en « bas-de-chausses » qui, par abréviation, deviendront les bas, et en « hauts-de-chausses », de la ceinture au genou. Ce dernier est une large culotte, garnie un peu partout de boutons, de rubans dits « galants » (le futur

## EXERCICE DE LA PIQUE (1)



1. « Pike en terre ».
2. « Présentez la pique en avant ».
3. « Demy-tour à droict, présentez la pique ».

## EXERCICE DE LA PIQUE (2)



4. « Haut la pique »  
5. « Pike de bials ».  
6. « Pike trainante, le fer devant ».

### EXERCICE DE LA PIQUE (3)



7. « Pike dardante ».  
8. « Pike trainante, le fer derrière ».  
9. « Pike en défense contre la cavalerie ».

## PIQUIERS AU REPOS



10. 11. 12. Piquiers au repos,  
l'un d'eux nous présentant son armure démontée.

galon), eux-mêmes agrémentés parfois de ferrets en clinquant. Pour l'aisance, une ouverture en braguette est taillée à l'entrejambe. Quant aux bas-de-chausses, attachés par un cordon sous le genou, ils peuvent être de toile ou de tricot.

#### ● Les souliers

Coupés sur une seule forme, les souliers sont à bout carré et la mode les impose généralement plus longs que le pied lui-même. Le mollet peut être garni de « bas-de-bottes » en cuir tendre chaussés par-dessus le bas et pouvant remonter par-dessus le genou, mais le plus fréquent est la fausse botte de peau taillée en entonnoir, qui s'avachit sur le mollet et qui est retenue au talon à l'intérieur du soulier.

Parmi tous ces éléments d'habillement, la couleur vive n'apparaît généralement que sur les crevés des manches lorsqu'ils sont présents, sur les galants et au bas. Le reste jouant communément entre les bruns et les gris.

#### ● La lingerie

Le linge majeur des hommes du temps reste la chemise de toile blanchie, d'une extrême ampleur et dont on voit les excédents bouillonner aux poignets et à la taille. La chemise descend généralement au-dessous du genou et couvre l'entre-jambe, faisant office de caleçon.

#### ● Coiffure

Le soldat toujours entretenu à la mode soigne particulièrement son apparence et notamment sa moustache et sa chevelure, qui doit être longue et souvent ligaturée en deux pointes tombant sur les épaules et agrémentées parfois d'un nœud de ruban. Quant à la moustache, elle se porte courte, brossée vers le haut et souvent accompagnée d'une mouche sous la lèvre inférieure.

### L'armement

#### ● La pique

C'est l'outil majeur du piquier et qui dépend

totale du groupe dont il n'est qu'une composante. Cette arme d'hast se compose du fer très court fixé par des attelles sur une hampe de bois de frêne, parfois munie d'un petit sabot de fer. Sa longueur a varié considérablement, avant de se stabiliser vers 1660 à quatre mètres cinquante environ. Dans le corps des piquiers, toute une dialectique était établie autour de la pique : dans les exercices et les évolutions bien sûr, mais aussi selon les événements : « Pique basse » quand la troupe paradait. « Pique traînante » quand il s'agissait de rendre les honneurs funèbres. « Lever la pique » pour annoncer que l'on cesse de se défendre. « Bâton blanc » c'était la pique dégarnie de son fer après la capitulation de siège, les fers étant retenus par le vainqueur. « Être aux piques » pour signifier se tenir près de la troupe; la place du colonel était « aux piques », etc.

La réforme des piques en 1703 fit envahir les magasins d'armes du Royaume de ces très encombrants « longs bois », bien difficiles à reconvertir. La plupart furent cédées à l'encan dans le civil et firent de très acceptables échelles, barrières et autres instruments aratoires... d'où la quasi inexistence de piques complètes dans nos musées.

#### ● L'épée

Tout fantassin, mousquetaire ou piquier est armé de l'épée comme marque de son état. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, celle-ci est fort longue, à lame étroite et son appellation la plus usuelle est celle de « rapière ». à cette époque, c'est une arme d'estoc exclusivement et qui sert fréquemment lorsque les défenses de piques sont enfoncées, par l'adversaire notamment.

#### ● Le porte-épée

Celui-ci est porté en ceinture exclusivement car l'armure interdisait l'usage du baudrier trop mobile entravant les manœuvres de la pique. Ce porte-épée est en cuir et composé d'une « cein-

ture », d'un « pendant » à boucles, puis d'une « barre » oblique qui le maintient. Une bouclerie à passants permet le réglage de l'ensemble. □

### Tableau de l'exercice de la pique en 1615 (Walhausen)

1. *Empoignez bien vos piques et vous mettez en posture convenable.*
2. *Portez vos piques haut.*
3. *Plantez ou remettez vos piques.*
4. *Portez vos piques plates.*
5. *Plantez ou remettez vos piques.*
6. *Baïfiez ou présentez vos piques contre l'infanterie.*
7. *Plantez ou remettez vos piques.*
8. *Portez vos piques de biais.*
9. *Baissez ou présentez vos piques.*
10. *Baissez ou présentez vos piques en arrière.*
11. *Remettez vous.*
12. *Trainez vos piques.*
13. *Empoignez vos piques vers la pointe.*
14. *Baissez ou présentez vos piques.*
15. *Portez vos piques haut.*
16. *Baïfiez ou présentez vos piques contre la cavalerie.*
17. *Trainez vos piques les tenans par le bout.*
18. *Baissez ou présentez vos piques par la porte.*
19. *Couchez vos piques.*
20. *Plantés vos piques en terre.*
21. *Levés vos piques.*

*Dans ce tableau, qui ne connut que très peu de variations au XVII<sup>e</sup> siècle et dans les divers états européens, n'apparaissent pas les détails de conversion entre chaque commandement. Ceux-ci nous eussent emmenés trop loin !*

## CHASSELAY FIGURINES

LE CUCHET. 69380 CHASSELAY

Tél. : 72. 54. 85. 02.

Fax : 72. 54. 85. 16

Figurines européennes de qualité - Vente par correspondance

### RÉSINE

VULCAN 120 mm



Lansquenet double solde  
120 mm. 230 FF

### ALMOND

90 et 110 mm

Ex. : Scout Crow (1870)  
90 mm : 270 FF

### CLYDECAST

75 et 90 mm

Ex. : Highland clan  
officer (1745)  
90 mm : 250 FF

### FORT ROYAL

REVIEW

120 et 150 mm

Ex. : Lakota warrior  
150 mm : 380 FF

### PLOMB

EAGLE (importateur exclusif)  
du 54 au 140 mm



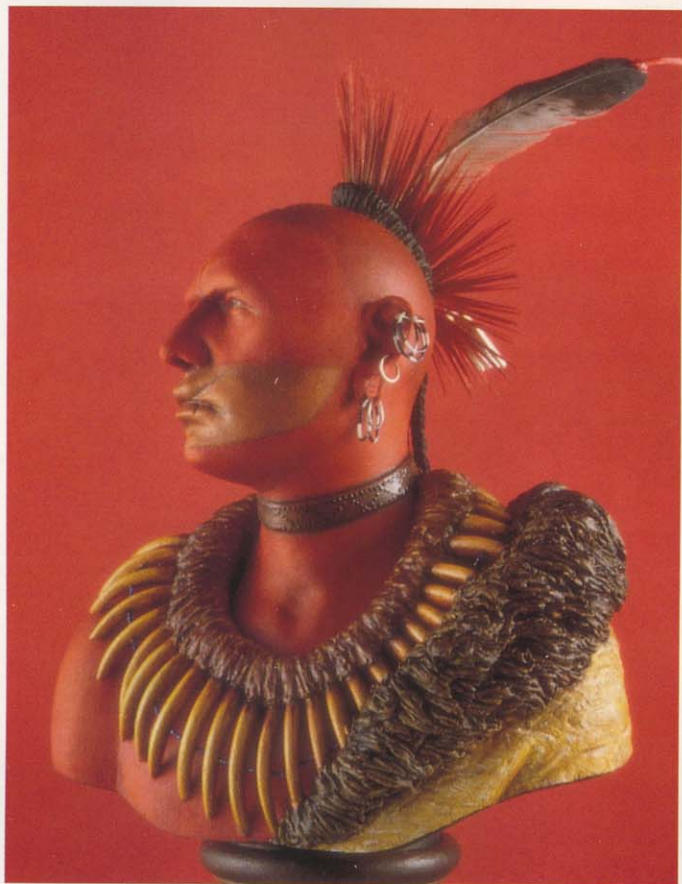
Horse grenadier 1751  
100 mm. 450 FF

E.M.I.  
54 et 75 mm



Brachiati seniores  
54 mm 90 FF

Documentation et tarifs sur demande. Paiement par chèque ou carte bancaire  
Frais de port : 30 FF jusqu'à 500 FF. 45 FF au delà.



## GUERRIER-OURS PAWNEE (1830)

**Amérindiens d'abord, figurines ensuite, résonnent dans ma tête d'une seule et même voix : celle de la passion. Dès lors, comment ne pas succomber aux tentations proposées par Poste Militaire et, plus particulièrement, à la première d'entre-elles ?**

Jean-François MEYSTERS

Ouvrons cette boîte, enfouie dans les méandres de ma mémoire depuis plus d'un an, temps de la réflexion... et de quelques festivités ! Vous avez dit ducasses ? Assurément non !

Pas de doutes : tout est resté en place, depuis ce premier déballage furtif, presque fiévreux, où apparurent pour la première fois ces masses de métal froid, auxquelles il nous incombe, à nous figurinistes, d'apporter un souffle de vie.

Oui, mais lequel ? Que faire de ce buste Poste Militaire dont la merveilleuse simplicité permet bon nombre d'interprétations ? Idée ! Pourquoi pas un guerrier pawnee ? Mais au fait — et brièvement — qui sont-ils ?

### Une grande nation

Parmi les plus anciens peuples de la Prairie, la confédération pawnee était composée de quatre entités distinctes : du nord au sud, « Skidi » ou « Wolf Pawnee », « Chaui » ou « Grand Pawnee », « Kitkehahki » ou « Republican Paw-

nee », et enfin, « Pitahauerat » ou « Tapage Pawnee ». Peuple à la spiritualité intense et aux connaissances astronomiques remarquables, ces agriculteurs-chasseurs, au nombre de 10 000 vers 1820, occupaient de manière semi-sédentaire un territoire équivalent à l'actuel Nebraska, leurs villages permanents étant concentrés dans la vallée de la rivière Platte.

Le début du XVIII<sup>e</sup> siècle voit leurs premiers contacts avec les Français, lesquels encouragent leurs prouesses guerrières dont les Espagnols font les frais. Au siècle suivant, l'arrivée massive d'immigrants sur leurs terres décime la nation... par le choléra et la variole. C'est alliés aux Américains que ces guerriers hors pair combattent leurs ennemis Sioux et Cheyennes; leur récompense sera la perte totale de leurs terres... De nos jours, fortement métissés, leurs descendants (environs 2 500 âmes) vivent en Oklahoma. Ils n'ont préservés qu'en partie leur identité tribale et culturelle.

### Transformer, un besoin...

Une évidence. Pire, un besoin physique incontrôlable. Inimaginable, le fait de ne pas (en toute modestie) personnaliser une pièce aussi accomplie que celle-ci. Car il est un grand principe : une belle interprétation s'obtient toujours plus facilement en prenant pour base... une belle figurine ! Mais pour cela, il est nécessaire d'écarter et de violenter tant de jolies choses... et d'opérer des choix décisifs. C'est d'eux que dépend, en grande partie, ce qui pour moi est la qualité première d'une figurine : sa personnalité. La boîte à surplus accueille donc les parures et le bouclier, ce dernier brisant (à mon sens, et j'en prends l'entière responsabilité !) l'harmonie de l'ensemble.

### Transformons donc !

Mais venons-en au buste proprement dit. Un léger manque de caractère est compensé par la modification de la glabellie et des arcades sourcilières. La première opération est facile : enlevez suffisamment de matière. La seconde l'est moins; vous devez combler la plaie béante laissée par la fraise assassine à l'aide de Milliput. Définissez les volumes, puis, toujours dans le frais et avec une aiguille bien effilée, marquez les rides d'expression. Pour clôturer, un ponçage tout en finesse de l'ensemble est indispensable.

À titre indicatif, la seconde partie de cet aimable exercice a nécessité trois tentatives avant d'aboutir : rien n'est facile.

S'agissant d'un buste, le mouvement paraît un peu audacieux. Grâce à cette précieuse alliée qu'est la soudure, la tête est fixée solidement sur les épaules, l'assemblage des autres éléments sera réalisé de même manière. L'orientation de la tête étant modifiée, il convient d'adapter les volumes du cou. Le Milliput, si l'on respecte certaines règles, est un précieux auxiliaire pour réaliser cette tâche. Lavez-vous les mains avant (et après !) le mélange des deux composants; dégraissez le support et striez-le pour une meilleure adhé-

1. Vue de face sur laquelle les modifications du visage apportées au buste d'origine de Poste Militaire sont bien visibles, ainsi que la seconde version des griffes du collier.
2. Vue de profil découvrant la plaque de base du cimier et la plume.
3. Vue arrière de la pièce terminée.
4. Autre vue de profil sur laquelle les boucles d'oreille sont parfaitement visibles.
5. Vue de 3/4 arrière sur laquelle on distingue les tresses en fil de cuivre et la traîne du collier. À ce moment, la peau de bison n'est encore qu'ébauchée. (Toutes les photos de cet article sont de Jean-Pierre Duthilleul)



indemne, s'il en revenait ! La victoire acquise, griffes, dents ou autres parties étaient prélevées, signe d'alliance. Et puis, le pardon à l'ours pour le cadeau de sa vie et la fierté de l'homme triomphant...

## Parlons parures...

Elles sont une représentation de la personnalité et de la position sociale; l'expression de l'aspiration des êtres à toujours plus de beauté.

● **La coiffure** : cimier et son support. Trop volumineuse et incomplète, la coiffure existante est retirée. Deux fines entailles longitudinales et une transversale arrondie sont pratiquées au sommet du crâne. Elles permettent le collage des poils de pincesaux qui vont figurer le cimier (« roach ») en poils de porc-épic. La coiffure est constituée d'une crête qui s'arrête au scalp, endroit où à l'arrière de la tête se rejoignent les cheveux.

Le scalp, quant à lui, est coiffé en cinq tresses : une grosse et quatre petites, laissées très longues... en signe de défi. Placé à l'extérieur du cimier, le Milliput figure les cheveux en brosse alors que le fin fil de cuivre tressé représente le scalp, collé à la Cyanolite.



rence. Un décolllement du Milliput peut en effet survenir, parfois plus d'un an après, s'il est appliqué sur un support sale ou gras.

Voici donc terminée cette anatomie, qui laisse apparaître un guerrier jeune et puissant. Une insatisfaction demeure cependant : parcourant une galerie de portraits photographiques, mon regard s'arrête soudain sur une bouche balafrée. Voilà ce qui manque ! Limes, bistouri et papier de verre ont tôt fait leur office...

## Le guerrier-ours

Imprévisible, puissant, vif et âpre au combat, tel est le plus formidable des prédateurs terrestres nord-américains; géant atteignant deux mètres cinquante et dont un seul coup de patte suffit à décapiter un homme ou à briser l'échine de l'original : c'est « l'Ours Vrai », le grizzly aux griffes redoutables.

Dès lors, les guerriers ayant « l'Aîné » pour esprit tutélaire, à l'instar de celui-ci, inspiraient respect et crainte. Leur vision confirmée par un chaman-ours, la rencontre avec le frère était inévitable; l'arc et les flèches d'abord, le corps à corps ensuite... dont l'homme ne revenait pas



puissances célestes. C'est pourquoi ses plumes sont les plus prestigieuses qui soient.

Malgré leur finesse exceptionnelle et une qualité de moulage irréprochable, celles de la boîte sont écartées au profit d'une vraie plume, incomparablement plus légère. La petite traine en crin de cheval, fixée au bout de celle-ci, est figurée par un morceau de plume collé à la Cyanolite en gel.

● **Le collier de griffes d'ours**. Aucune parure guerrière n'avait, dans le centre des plaines, autant de prestige et de prestance que le grand collier de griffes d'ours. Pour le réaliser, seules les griffes des membres antérieurs étaient utilisées. Celles-ci ayant une longueur de 75 à 140 mm (dimensions relevées sur les colliers parvenus jusqu'à nous), on imagine sans peine l'effet dévastateur que pouvait avoir une amicale tape dans le dos dispensée par le sbire !

Ce préambule terminé, passons à la réalisation. Afin de ne pas devoir allonger le buste vers le bas, c'est un collier de trente-deux griffes qui est représenté ici, les plus grands en comportant quarante ! Elles sont réalisées une à une en Milliput. Simplement, parce qu'aucune n'est identique et qu'à cette échelle, il est



Excepté cette coiffure, dont ils n'avaient pas l'exclusivité, les guerriers pawnee de cette époque s'épilaient complètement, jugeant toute pilosité disgracieuse. Signalons, à titre anecdotique, que cette épilation était réalisée poil par poil à l'aide de pierres chauffées à blanc !

Revenons au cimier. Pour le maintenir en place, une plaque-support était nécessaire. On passait une fine tresse de cheveux au travers de la base du cimier ainsi que du support, dans lequel un trou était percé à cet effet. Une petite tige de bois, logée transversalement dans la tresse, maintenait le tout en place. Tombé en désuétude vers les années 1850, cet élégant ouvrage était réalisé en andouiller d'original poli. Un os circulaire et creux fixé à l'extrémité avant, permettait la fixation d'une plume d'exploits. Sur les trente-et-un ornements de ce type recensés dans les musées américains, un seul est d'origine pawnee.

Dernier point : à l'échelle de la figurine, cet important détail est taillé dans une feuille de plastique, opération longue et délicate qui demande une bonne dose d'optimisme.

● **La plume d'exploits**. Si le grizzly est roi sur terre, l'aigle l'est dans les cieux. Mieux, il est l'intermédiaire entre la terre-mère et les



agréable que cela se voit.

Roulez tout d'abord un boudin de forme conique, donnez-lui la courbure désirée et aplatissez-le quelque peu. Après séchage, un ponçage des petites arêtes dues au méléplat est de rigueur. Pour terminer, émoussiez la pointe afin de donner la forme définitive. Petit conseil : faites-en quelques unes de plus que le nombre désiré, afin de pouvoir choisir par la suite.

Ouf ! Terminé. Mais non, il faut maintenant passer à l'assemblage. Les griffes sont collées (Cyanolite en gel), la partie arrière uniquement, sur le torse, en prenant garde de respecter le fait que les plus grandes étaient posées sur le devant, les plus petites sur le dos. À ce stade, s'aider de photographies d'époque (époque quelque peu postérieure au sujet traité ici, bien sûr) est indispensable.

La base du collier est constituée de peau de loutre (merci Milliput); de fines perles de verre sont disposées entre chaque griffe pour les maintenir à distance (fins fils de Milliput). Dans le dos, une traîne composée de l'arrière d'une peau de loutre (mais oui, Milliput !), termine cette majestueuse parure.

Maintenant, c'est fini... jusqu'à cette vision d'horreur : en grand sur l'écran, apparaissent les diapositives de la pièce en cours de réalisation prises par Jean-Pierre Duthilleul. Je n'ose exprimer ici les mots qui s'échappent de ma bouche...

En effet, les griffes sont trop fines et trop petites; il aura fallu les photos pour s'en rendre compte ! Tout est à recommencer... Non, décidément, rien n'est facile.

● **Indispensables bijoux.** Les boucles d'oreilles, constituées d'une enfilade de fines perles tubulaires, sont fabriquées en fil de cuivre et peintes avant collage.

Les anneaux d'argent, sont réalisés en fil de cuivre étamé et laissés tel quel, uniquement vernis.

Le ras du cou, une bande de cuir sur laquelle sont brodées des perles de verre, est réalisé en Milliput (encore !). Quant aux perles, elles sont trop petites pour être représentées autrement que par la peinture.

## Parachevons la transformation...

Par la robe en peau de bison, élément caractéristique du vêtement amérindien des Grandes Plaines. Excepté peut-être pour la chasse et la guerre, elle est (avec le pagne !), le seul vêtement dont jamais l'Indien ne se sépare. Une fois de plus, le Milliput est le matériau utilisé, ainsi que l'heureux concours de photographies qui permettent une représentation correcte, en volume et texture.

## Fixons le tout sur socle

Point crucial s'il en est. Imaginons les heures de travail réduites à néant, lorsque, vous saisissant du dernier objet de vos joies, celui-ci tombe à terre... le socle vous restant dans les mains !

Dans le cas qui nous occupe, l'intérieur du torse est creux, sa partie inférieure devant être fermée par une « base ». Dans cette dernière, un trou est percé permettant le passage d'une vis M5, la tête de celle-ci se trouvant dans le

torse creux (après assemblage). Au moyen d'un écrou, vis et base sont rendus solidaires. Il ne reste plus qu'à fermer le torse en soudant la base. On obtient ainsi un mode de fixation solide, doublé d'une bonne tige permettant de

et non les nôtres, le vermillon sera utilisé presque à outrance. Venue de Chine, et troquée par les marchands blancs, la poudre de vermillon était très prisée dans les plaines : les peintures d'époque de Georges Catlin et Charles Bird King l'attestent.

La teinte de base est donc constituée d'un mélange de vermillon et d'une pointe de rouge de cadmium foncé. Les ombres sont portées avec un mélange de garance brune d'alizarine et de cadmium foncé (avec une pointe de violet ajoutée après séchage), les clairs sont faits avec du vermillon, du rouge de cadmium et un soupçon de jaune de chrome foncé. Bien entendu, il s'agit de couleurs à l'huile, même si le vermillon possède une fâcheuse tendance à sécher (très) rapidement, ce qui rend son emploi peu... habituel.

Vue la taille peu habituelle de ce buste, j'ai choisi de ne pas trop prononcer les contrastes, particulièrement les clairs. Passons maintenant aux griffes, dont la première couche est constituée de blanc, de jaune de Naples et de terre de Sienne naturelle (TSN). On poursuit avec un jus épais de TSN et, après séchage, par un autre jus épais, de terre de Sienne brûlée cette fois, sauf pour le sommet des griffes.

Dans ces jus, on doit apercevoir de très fins coups de pinceau. Une fois de plus, de très bonnes photos (en couleur !) de pièces de musée sont un « plus » indispensables. Pour terminer, la patine est obtenue à l'aide d'un vernis Humbrol satiné additionné d'une goutte de vernis brillant.

Terminons notre « colorage » par la peau de bison. Les poils sont simulés par un jus de noir de bougie et de terre d'ombre brûlée (TOB) sur lequel est appliquée une base de TOB et TSB.

On éclaircit la surface à l'aide de TOB et de jaune de cadmium foncé. La partie externe, peau proprement dite, est peinte avec un mélange de TSN et de blanc, en retravaillant les surfaces après séchage.

## Civilités, civilités

Elles ne sont pas, pour sûr, le but de cet article. Cependant, qu'il me soit permis pour cette première rédaction, de rendre hommage à trois « vieux de la vieille » (ils apprécieront...) à qui je dois beaucoup : Jean Pierre Duthilleul, Michel Hupet et Victor van Hoegarden.

Ils furent, et sont toujours, à la base de ma passion pour la figurine. □

### Sources

- Norman Bancroft Hunt, Werner Foman, « Les Indiens de la prairie », Éditions Atlas, 1982.
- Michael Johnson, « The native tribes of North America », Windrow and Greene 1992.
- Jacques Serguine, « La nation du loup », Éditions Balland, 1992.
- George Catlin, « Letters and notes on the manners, customs, and conditions of North American Indians », Volume II, Dover Publication, 1973.
- Herman J. Viola, « The Indian legacy of Charles Bird King », Smithsonian Institution Press/Doubleday 1976.
- Norman Feder, « Elk antler Roach spreaders », Denver Art Museum.
- « Terre sauvage », n° 8 (juin 1987) et n° 92, (février 1995).



maintenir le buste lors de divers travaux. Le socle fourni - en deux parties assemblées par soudure - est percé lui aussi, de même que le socle en bois.

Il est choisi suffisamment épais pour pouvoir réaliser un lamage dans sa partie inférieure, afin de loger une rondelle et un écrou qui assembleront le tout. Pour la finition, une feutrine autocollante est mise en place.

## Peintures, peintures

Les sous-couches d'abord. Elles sont constituées de quatre couches croisées de blanc mat Humbrol, suivies d'une couche de jaune n°74. C'est le minimum nécessaire pour égaliser les différences de fond entre le métal et le Milliput. Passé ce stade, ce sont les choix personnels qui vont, une fois de plus, intervenir.

Le but étant de représenter au mieux un guerrier Pawnee selon les goûts de ce dernier



## Josiane DESFONTAINES Grâce et audace

**En figurine comme dans beaucoup d'autres domaines, les précurseurs sont souvent ignorés des générations suivantes. Ainsi, le nom de Josiane Desfontaines est-il aujourd'hui assez méconnu, alors qu'avec une poignée de « pionniers », elle a contribué il y a une trentaine d'années à faire de la figurine ce qu'elle est aujourd'hui.**

Dominique BREFFORT

Nul n'est prophète en son pays. Ce vieil adage pourrait parfaitement s'appliquer à Mademoiselle Desfontaines, dont le nom est sans aucun doute bien plus connu de l'autre côté de l'Atlantique que dans son propre pays. En effet, bien qu'elle ait cessé toute activité dans le domaine de la figurine depuis une vingtaine d'années, elle bénéficie toujours auprès

de nos amis américains d'une indéniable « aura ». Une preuve supplémentaire de cette célébrité a encore été donnée lors de l'hommage qui lui fut décerné en 1993 à l'occasion de la première édition de l'exposition mondiale à Washington. En compagnie de quelques autres noms célèbres (comme ceux de MM. Imrie, Risley, Polk, Stearns ou encore de Maître Lelievre), elle fut honorée comme l'un des grands noms ayant contribué d'une manière sensible à l'essor de la figurine.

Son œuvre remarquable, formidablement innovatrice, mais souvent méconnue de nos contemporains méritait bien un hommage :

souhaitons qu'au travers des lignes qui suivent les plus anciens se remémoront de bons souvenirs et que les plus jeunes découvrent les figurines qui, à l'époque, étaient véritablement en avance sur leur temps.

### De la couture à la peinture

Comme la plupart des figurinistes, rien ne prédisposait Josiane Desfontaines à ce genre de passe-temps. En effet, dessinatrice par passion et par formation, elle suivit tout d'abord les cours d'une école parisienne d'arts appliqués à l'industrie qui la conduisirent à travailler dans le milieu de la haute couture pendant plusieurs années.

Un beau jour, un ami de son père, Monsieur Paul, collectionneur de figurines, demanda à ce dernier si sa fille serait capable de lui repeindre certaines pièces qui ne lui plaisaient pas. Il s'agissait de figurines Vertunni, de la série consacrée aux reines de France plus précisément. La jeune fille, malgré une méconnaissance totale du sujet, fut cependant intéressée par la proposition et s'exécuta volontiers. C'est ainsi que ses heures de loisir commencèrent à être consacrées à la peinture de ces petits sujets en dehors de ses heures de travail.

Il faut croire que ce premier essai fut assez convaincant puisque les demandes devinrent rapidement de plus en plus nombreuses. Bientôt, plusieurs collectionneurs lui demandèrent de réaliser non seulement des figurines isolées, mais des collections Vertunni entières, qui comptaient à cette époque une quarantaine de sujets.

Toutes les heures de loisir et les week-ends y passent, d'autant qu'un autre personnage vient se mêler à l'affaire : Jean-Horace Chambon, qui tient boutique rue de Miromesnil. Ce dernier amène de nouveaux acheteurs et devient même le revendeur exclusif des figurines peintes par Mademoiselle Desfontaines (ce qui lui fera même un jour apposer le panneau suivant dans sa vitrine : « Ici travaille Josiane Desfontaines » (...)).

### Premiers succès publics

1947 va être l'un des tournants déterminants dans la carrière de la figuriniste. C'est en effet cette année là qu'elle fera sa première apparition publique en participant en tant qu'invitée à une exposition organisée par la Société des Collectionneurs de Figurines Historiques à la Galerie Royale (rue Royale à Paris). Pour l'occasion, elle va créer de toutes pièces une série de figurines.

Cette fois encore, le succès est au rendez-vous puisque toute la collection présentée est





2

vendue et que plusieurs commandes arrivent juste après la fin de l'exposition. Or, ne l'oublions pas, à ce moment, Josiane Desfontaines a toujours un « vrai » métier, qui l'occupe à temps plein. Cette situation durera jusqu'en 1950, date à laquelle, ne pouvant plus conjuguer ses deux occupations, elle prendra la décision d'arrêter de travailler pour la maison de couture qui l'employait afin de se consacrer totalement à la création de figurines, J.H. Chambon continuant de lui servir d'intermédiaire.

Pour l'anecdote, il faut savoir que son premier client fut un américain, préfigurant ainsi une tendance qui ne cessa de se confirmer tout au long de sa carrière, puisque la plupart de ses clients furent étrangers, américains pour la majorité.

## Méthode de travail

Au plus fort de son activité, Josiane Desfontaines, devenue une véritable professionnelle de la figurine, pouvait recevoir jusqu'à dix commandes par mois, répertoriées soi-

gneusement dans un cahier, selon un ordre chronologique. On l'imagine parfaitement, il ne s'agit là que de demandes et non de réalisations effectives, celles-ci demandant un délai de fabrication nettement plus important.

La méthode de travail utilisée par Madeleine Desfontaines n'a rien de fondamentalement différent de ce que les créateurs actuels pratiquent aujourd'hui, à cette différence près que les matériaux utilisés étaient ceux de l'époque, c'est à dire assez rudimentaires.

La première étape du travail consistait à réaliser un croquis de la pièce demandée, qui était soumis au client. Celui-ci approuvait le projet ou y apportait d'éventuelles modifications et le renvoyait à l'artiste qui effectuait un dessin définitif, en couleur cette fois (une gouache), qui allait servir de référence tout au long de la démarche créatrice.

À partir de là, commençait véritablement la création de la figurine. Comme aucune pièce détachée n'existait à cette époque, Madeleine Desfontaines utilisait comme base de départ une académie en plomb, réalisée

par un de ses amis fondeurs et qu'elle posédait en quantité. Le problème est que cette académie, à l'attitude figée et à la sculpture approximative, était totalement disproportionnée et ne correspondait pas à l'échelle souhaitée puisqu'elle mesurait 60

Photo de titre. « Casanova à Venise ».

Les personnages féminins ont toujours été la spécialité incontestée de Mlle Desfontaines, qui savait mieux que quiconque reproduire les mouvements gracieux et les plus subtils des étoffes précieuses.

1. « Légionnaires romains à la halte ».

2. « Bonaparte en égypte ».

Une pointe d'exotisme au sein d'un sujet classique.

3. « Officier des Gardes françaises ».

4. Reproduction d'un dessin d'étude ayant servi à la création d'une série reproduisant les chevaliers de la Table Ronde (ici, le roi Arthur et sa femme Guenièvre). L'influence du grand Harold Foster est très visible, et n'a jamais été reniée, mais quel beau coup de crayon !

5. Ensemble de soldats Ancien régime (mousquetaire, garde du corps, etc.).

(Les photos 2 et 5 et celle de titre sont de Philip O. Stearns)





mm... Cette ébauche devait donc être totalement transformée et retravaillée pour obtenir quelque chose de correct. Très souvent, Monsieur Desfontaines père participait à la tâche en soudant les pièces importantes et épaisses comme les chevaux. C'est à lui qu'incombait également la tâche de réaliser le mobilier et tous les accessoires militaires (fusils, canons, trains d'artillerie etc.) qui nécessitaient des connaissances techniques et une patience (sic) que sa fille n'avait pas !

Une fois ce travail ingrat, mais indispensable, achevé et l'attitude définitive trouvée, le « support » était habillé à l'aide de feuilles de plomb ou d'étain soudées au fer. Pour obtenir la forme convenable, Josiane Desfontaines n'hésitait pas à recourir à ses dessins d'étude, volontiers mis à profit pour fabriquer des gabarits.

Mis en forme, le personnage était alors recouvert d'un enduit (un banal enduit de rebouchage pour peinture en bâtiment), dans lequel étaient sculptés et modelés les plis et les détails les plus fins, tandis que plumes et plumets étaient

taillés dans de la fine feuille d'étain

La figurine étant construite en totalité, elle était alors peinte à l'aide de couleurs à l'huile, d'une manière finalement bien peu différente de ce qui se pratique encore aujourd'hui. À ce niveau, la formation artistique de Josiane Desfontaines lui donnait un avantage certain : que l'on examine ses chars de guerre, ses guerriers « exotiques » et surtout ses personnages féminins et l'on verra transparaître dans tous ces motifs et étoffes chamarrées la « patte » d'un véritable artiste.



## Une production très variée

Il est impossible de faire la recension complète des figurines issues des mains de Josiane Desfontaines, tant les sujets traités, imposés souvent par la volonté des clients, sont multiples.

On l'a vu, sa carrière commença par la peinture de figurines existantes et elle se poursuivit rapidement par la création de pièces uniques dont les thèmes ne cessaient de

varier, tout en se rapprochant en même temps des goûts personnels de la figuriniste. Il faut dire que celle-ci n'appréciait que très modérément les règles uniformologiques rigides et leur préféraient de beaucoup les guerriers de l'Antiquité ou de l'Amérique précolombienne pour leurs costumes chatoyants et le soupçon d'originalité voire d'invention qu'ils permettaient.

En règle générale, le nouveau client qui rentrait en contact avec Mademoiselle Desfontaines lui commandait pour commencer une pièce « classique ». Puis, une fois cette première prise de contact établie, venait le temps des commandes plus originales. C'est ainsi qu'elle fut amenée à réaliser pour un collectionneur ambitieux une série de figurines dépeignant tous les souverains et dirigeants français, de Clodion le Chevelu à Valéry Giscard d'Estaing... accompagnés de leurs épouses, ministres et concubines ! Une autre fois, un amateur lui demanda de lui fabriquer des chevaliers du Moyen Âge dont les heaumes et les épées seraient amovibles afin qu'il puisse jouer avec ! D'après Mademoiselle Desfontaines, le résultat de ces séances ludiques fut un véritable désastre pour ses réalisations qui, par leur finesse, supportaient très mal la moindre manipulation...

L'une des séries que Josiane Desfontaines eut le plus de plaisir à réaliser fut celle représentant les Chevaliers de la Table Ronde, accompagnés de cette pièce de mobilier. Une aubaine pour cette « fan » du dessinateur Harold Foster, qui fut l'une de ses sources d'inspirations et qui est plus connu comme





étant le « père » de Prince Vaillant.

Très vite, les amateurs, et surtout ceux des États-Unis, vont être à l'origine de situation souvent cocasses. C'est ainsi que Josiane Desfontaines recevra des lettres de collectionneurs dont l'enveloppe portait pour seule mention la phrase suivante : « J. Desfontaines. Figure painter. Paris ». Et le plus incroyable, c'est que ces missives à l'initiale plus qu'approximatif parviendront à destination ! Une autre fois, c'est un collectionneur français aux puissantes relations qui la fera rechercher par la police... car il souhaitait lui passer commande mais ne connaissait pas son adresse exacte ! Enfin, en juillet 1973, Mademoiselle Desfontaines traversera l'Atlantique en compagnie d'un éléphant. Surprenant, n'est-ce pas ? En fait, il s'agissait d'un éléphant de guerre carthaginois accompagné de sept personnages et d'un cavaliers, une commande d'un marchand de New York qui, ne pouvant se faire expédier la pièce par les

6. « Chevaliers en tournoi ». Le Moyen Âge était sans aucun doute l'une des périodes préférées de Josiane Desfontaines et lui permettait de donner libre cours à sa science du mouvement, alliée à la beauté des tenues et autres cottes armoriées. Pour l'anecdote, l'une des dernières « grosses » pièces, réalisée en 1976, fut un tournoi rassemblant quatre chevaliers.

7. « Char de guerre égyptien ».

8. « Char de guerre perse ».

Mlle Desfontaines réalisa un grand nombre de chars de guerre (dont plusieurs égyptiens). Le premier fut celui de Ramsès II pour un client new yorkais, et la série fut poursuivie jusqu'en 1974.

9. « Scène de la Guerre civile anglaise ».

Détail d'un diorama ayant appartenu au Brigadier Peter Young et mettant bien en valeur le personnage féminin remarquablement réalisé.

10. « Guerriers incas »

11. « Éléphant de guerre carthaginois ». Il s'agit du « héros » de l'histoire que nous relatons dans l'article. Tout le travail de la figuriniste s'y trouve condensé et date, ne l'oublions pas de près de trente ans.

(Photos de Philip O. Stearns)



moyens habituels, préféra envoyer à la créatrice un billet aller-retour pour les États Unis par avion pour obtenir une livraison sans risque. Et lorsque, à la demande de l'équipage qui s'interrogeait sur le contenu du sac qu'elle surveillait si soigneusement, elle répondit qu'il renfermait un pachyderme, hôtesse et commandant de bord eurent un moment de doute sur son équilibre mental... jusqu'à ce qu'ils virent les dimensions réelles de la bête !

## En avance sur son temps

En 1976, après une bonne trentaine d'années consacrées à la figurine, Josiane Desfontaines décide de mettre un terme à son œuvre créatrice. À cette époque, elle est déjà très connue de tous les amateurs de figurines, notamment, nous l'avons vu, de l'autre côté de l'Atlantique. Cette renommée lui vaudra d'ailleurs d'être invitée, en 1988, par deux de ses grands amis américains, Philip Stearns



12



(qui immortalisa nombre de ses figurines en les prenant en photo) et Shepherd Paine, que l'on ne présente plus.

Au début des années soixante, les Éditions des Deux Coqs d'Or consacrent un petit livre à la figurine et un grand nombre de ses pièces peupleront les pages intérieures, preuve incontestable de sa renommée à ce moment.

Depuis qu'elle a pris sa « retraite » du monde de la figurine, (et que n'a-t-on pas raconté sur les raisons de ce retrait, y compris qu'elle était devenue aveugle !), Josiane Desfontaines se consacre totalement à ce qui a toujours été sa passion : le dessin et la peinture.

Elle est l'auteur d'une série impressionnante d'illustrations dont le thème central est toujours la science-fiction et l'*héroïc fantasy*, traité dans un style où son inspirateur majeur, Harold Foster, transparait souvent.

Ne suivant que son goût personnel, elle réalise donc des dessins et des gouaches ou des bandes dessinées sur lesquelles évoluent princesses, preux chevaliers et dragons effrayants, le tout traité de la même manière que ses figurines : inutile d'en dire plus, les quelques dessins qui accompagnent cet article parlent d'eux mêmes.

13



14



## Regards sur la figurine actuelle

Bien que ses liens avec la figurine soient moins étroits, Josiane Desfontaines n'en a pas moins un avis intéressant sur son actualité. Lorsqu'elle était « en activité », le principal sujet d'intérêt des figurinistes était incontestablement le Premier Empire, et elle supportait de plus en plus mal les discussions byzantines des spécialistes concernant tel ou tel point de détail des règlements uniformologiques particuliers de cette époque, ce qui lui fut souvent reproché.

Sa formation artistique la poussait à d'autres exigences, vers d'autres horizons. La figurine, qui devait certes rester aussi parfaite et juste que possible, pouvait également servir de support à une expression personnelle et celle-ci s'accordait bien mal avec les rigidités imposées par des normes inflexibles. D'où un goût de plus en plus marqué pour les sujets féminins et leurs riches vêtements aux innombrables drapés ou pour des périodes ou des pays aux costumes flamboyants. Mayas, Aztèques, Égyptiens, chevaliers en tournoi vont donc être sa spécialité, et seront traités de sorte que, s'ils ne sont pas rigoureusement conforme à la réalité historique, ils n'en ont pas moins une réelle valeur artistique, ce qui

15



est finalement le but recherché. La figurine n'est alors plus un simple « soldat de plomb » et devient une œuvre d'art au sens plein du terme, autorisant alors un certain nombre de libertés.

Lorsqu'on lui demande ce qu'elle pense de la figurine telle qu'elle est aujourd'hui, Made-moiselle Desfontaines se réjouit de constater qu'il n'y ait plus désormais d'hégémonie d'une seule période et que les productions du commerce comme les créations personnelles se tournent toujours davantage vers des thèmes de plus en plus variés. Mais le thème qui l'enchantait le plus est sans conteste le fantastique qui, selon elle, permet de laisser libre cours à l'expression individuelle, contenue dans aucun cadre rigide. Elle nous a même avoué que si elle devait recommencer à créer ses propres figurines, ce serait très certainement son sujet de prédilection, à l'image de ce qu'elle réalise en deux dimensions avec ses dessins. La preuve de cet intérêt ? Lorsque nous l'avons rencontrée, la figurine qui l'avait le plus intéressée était un superbe dragon écarlate présenté dans la rubrique nouveauté, une pièce, nous a-t-elle dit, qu'elle aurait adoré réaliser.

Les figurines créées par Josiane Desfontaines font aujourd'hui partie de l'histoire de la figurine. Reconnaisables entre toutes par ce style si particulier, si délicat qui est celui de cette grande artiste, elle font désormais partie de collections privées dont elles forment souvent l'axe central et, lorsque par hasard certaines d'entre elles réapparaissent sur le marché, elles ne tardent pas à trouver acquéreur à des prix démontrant qu'il s'agit définitivement d'œuvres d'art.

En avance sur son temps, ce qui lui attirait souvent les foudres de ses « collègues », Josiane Desfontaines préfigura en grande partie, il y a plusieurs dizaines d'années, ce que la figurine est devenue aujourd'hui. Quant à ses personnages féminins, ou ses chevaliers du moyen âge — incontestablement ses plus grandes réussites —, ils restent de l'avis de tous et malgré les années parmi les plus belles pièces jamais réalisées, pour s'en persuader, il suffit simplement d'examiner les quelques photos illustrant cet article.

Finalement, notre seul souhait à l'issue de ces lignes serait que cette immense créatrice trouve enfin la place qui est légitimement la sienne dans l'histoire de la figurine moderne, notamment en France, et que son travail fascinant et tellement innovateur soit reconnu de ce côté-ci de l'Atlantique, comme il l'est déjà depuis longtemps de l'autre. □



12. « Lawrence d'Arabie »

Aux dires de l'auteur, la représentation de ce héros légendaire fut l'une de ses tâches les plus ardues, et l'on comprend vite pourquoi en l'examinant.

13. « Éléphant de guerre égyptien ». Peut être l'une des figurines les plus connues de Mlle Desfontaines, symbole absolu de sa maîtrise, tant au niveau de la sculpture et du détail qu'à celui de la peinture. Et gardons toujours présent à l'esprit qu'à l'époque où ces œuvres furent réalisées, les matériaux disponibles étaient peu nombreux et souvent de qualité médiocre par rapport à ce dont nous pouvons disposer aujourd'hui.

14. « Cavalier perse »

15. « Duel ». La figurine la plus magnifique de cette saynète est sans aucun doute la jeune femme au loup qui assiste au combat. Au risque de nous répéter, les personnages féminins de Josiane Desfontaines figurent à n'en pas douter parmi les plus beaux jamais réalisés.

16. « Jules César à Alesia »

17. « Guerrier inca ». Mlle Desfontaines appréciait particulièrement ce type de personnage qui autorisait toujours une grande liberté d'expression et permettait de réaliser les costumes les plus chatoyants.

(Les photos 12, 13 et 15 sont de Philip O. Stearns)



## DEUX BUSTES GUERRE DE SÉCESSION

**L'innovateur dans ce genre un peu particulier de la figurine fut sans conteste Charles Conrad qui, pour le Cimier, a créé les premiers bustes des souverains de France.**

André JOUINEAU

Dans la production française, Métal Modèles a emboîté le pas avec une série consacrée à la Légion Étrangère et sculptée par Michel Saez. Cette production connaît ses adeptes, voire ses incondtionnels, qui réalisent des transformations de bustes très détaillées qui font les riches heures des concours internationaux.

Nos amis belges ont également sacrifié à la mode en produisant quelques pièces. Citons pour mémoire P.J. Productions qui réalise une série de bustes sur la guerre de Sécession et, bien sûr, Verlinden.

C'est à partir d'un buste produit par cette marque que nous allons réaliser notre transformation. Notre propos étant de faire simple afin de permettre au figuriniste quasi-débutant de réaliser des transformations permettant de sortir sans difficulté des sentiers battus représentés par les pièces du commerce.

Nous prendrons donc trois références Verlinden : le buste de Napoléon 1<sup>er</sup>, le cavalier américain des guerres indiennes, un jeu de têtes en 120 mm. Il va bien sûr rester des pièces inutilisées : elles pourront être utilisées par la suite, pour de petites transformations simples. Le cavalier US peut rester tête nue avec son chapeau à la main, ou bien changer de coiffure !

Notre documentation est simple puisqu'il s'agit du n° 88 de Tradition : en page 12 nous trouvons une revue de détail consacrée aux fantassins du Nord et du Sud. Cette reconstitution sera l'élément essentiel de notre documentation, notre modèle de buste et notre guide de peinture.

### Le fantassin nordiste.

Nous découpons la tête du buste de Napoléon 1<sup>er</sup> (pardon de modifier l'Histoire d'une si curieuse manière !), nous effaçons tous les détails et la forme des vêtements afin d'obtenir un buste plat. Nous rattrapons sa forme avec du Milliput. Nous découpons la tête de l'officier US que nous collons sur le buste. Nous réalisons les plis de la chemise ainsi que le foulard. Nous fabriquons les bords de la veste avec notre Milliput. Lorsque l'ensemble est sec, nous posons le baudrier porte giberne ainsi que les lanières qui supportent la musette et la gourde. A ce stade nous posons le col de la veste qui est rabattu, le nœud du foulard et ses deux bouts. Maintenant nous ajoutons les détails qui sont les boutons de la veste, la plaque de baudrier. Les galons de caporal sont découpés dans de la feuille de plomb et posés sur les manches ainsi ils don-

neront une note de couleur supplémentaire à un uniforme déjà austère. Sur la tête, nous ajoutons les moustaches et la barbe. Notre personnage est prêt pour la peinture. Nous donnerons que la couleur de fond et vous proposons de vous reporter aux différents articles de J.P. Duthilleul sur les techniques de peinture et notamment celles du visage. La veste est un bleu foncé, composé de bleu outremer et de noir avec une pointe de violet pour renforcer la tonalité bleue.

### Le fantassin sudiste.

Il est construit de la même manière. Le chapeau est réalisé en Milliput, les bords sont découpés dans de la feuille de plomb et collés en place. La couverture indienne est une feuille de plomb pliée. Son pliage est réalisé de façon à ne pas voir les bords, ensuite elle est mise en forme avec un morceau de bois pour ne pas laisser les traces que pourrait provoquer un outil trop dur. La couverture est mise en place sur le personnage et collée. La stèle du buste est une pièce de balustrade prise dans la gamme Historex.

Pour le socle nous avons choisi la sobriété en utilisant des cubes en bois. Nous pratiquons un chanfrein à la lime et ponçons le cube avec du papier de verre. Nous passons ensuite une couleur de fond très sombre, puis une cire teintée. La pièce est finalement collée (colle époxy bi-composants) sur le cube en bois.

La technique de transformation demeure simple et nous comptons sur votre imagination et la documentation que vous fournissez MM. Pétaud et Rigo aux travers des articles de *Figurines* pour réaliser d'autres sujets. □

# RUE DE LONDRES, XIX<sup>e</sup> siècle



**Qu'on le veuille ou non, le monde de la figurine reste essentiellement axé autour de la chose militaire, c'est pourquoi, parfois, il est agréable de s'en échapper un peu afin de réaliser une scène différente de celle que l'on voit d'ordinaire.**

Jean-Léandre ALEMANY  
& Jean-Michel DELACROZE

La marque britannique Phoenix, si elle est bien connue pour ses petites femmes (très) légères, est aussi l'une des rares à proposer dans son catalogue une gamme importante de figurines civiles aussi originales que bien sculptées. Comme, en outre, un grand nombre d'accessoires destinés à accompagner ces pièces sont disponibles, l'envie était très forte de combiner le tout avec les excellents éléments de décor d'origine canadienne Custom Dioramics pour reproduire en miniature une scène de rue londonienne sensée se passer à la fin du siècle dernier.

## Les figurines

On l'a vu, toutes les figurines proviennent de la série « victorienne » de Phoenix en 54 mm. Elles sont au nombre de treize, auxquelles on a ajouté quelques véhicules et accessoires typiques (charrettes, fiacre, etc.) de la même marque. L'ensemble a été choisi afin de donner une aussi grande variété que possible à la mise en scène de cette rue londonienne.

La préparation de ces pièces n'appelle pas de commentaires particuliers, car leur sculpture monobloc et leur fonderie tout à fait honorable font qu'elles ne nécessitent qu'un travail réduit.

On remarquera que les personnages, s'ils sont très typés et variés, restent cependant assez statiques.

Le premier travail consiste à appliquer sur les figurines une première couche d'apprêt (blanc mat Humbrol, en pot) légèrement diluée afin de ne pas faire disparaître les détails. Après 24 heures de séchage, on peut répéter cette opération, afin d'obtenir une surface parfaite pour la mise en couleur. Celle-ci commence, bien classiquement, par la peinture des visages, les couleurs utilisées en l'occurrence étant des Lefranc & Bourgeois extra fines, sauf contre-indication.

Pour les hommes, les teintes de base sont, sauf pour le cocher : ocre jaune clair, ocre jaune, jaune de Mars (première base) et ocre de chair, ocre brune et terre de Siennne brûlée (deuxième base). Les dosages et les différentes variations permettent d'obtenir des bases plus ou moins rouges, foncées ou claires. Une fois la teinte de base choisie obtenue, elle est appliquée sur le visage et tirée au maximum. On porte les premières éclaircies avec du jaune de Naples et du blanc en quantité plus ou moins importante, sur les parties saillantes (nez, menton, joues et tempes). Les ombres sont représentées, selon le personnage, par petites touches des teintes suivantes : rouge anglais, brun rou-

ge, terre d'ombre brûlée (Rembrandt), terre de Siennne brûlée et terre de Cassel. Les tonalités différentes de ces couleurs permettent d'obtenir des visages « personnalisés » à chaque fois, pour éviter une trop grande homogénéité, préjudiciable à un diorama de cette taille.

Signalons au passage que les yeux sont réalisés en ôtant la teinte de base du visage au moyen d'un pinceau imbibé de diluant, afin de laisser apparaître la couleur blanche d'apprêt, alors légèrement « cassée ». Les prunelles sont volontairement posées légèrement de côté afin de donner un regard plus vivant.

La carnation du cocher du fiacre est diffé-

1. Le cab terminé, sans son cocher. On remarque immédiatement la « patte » Phoenix en ce qui concerne la finesse des détails et la belle sculpture du cheval.
2. La vieille lady, avec sa tête d'homme habilement maquillée !
3. L'homme au journal, en cours de peinture.
4. Le vendeur de marron.
5. Le garçonnet. Pour l'anecdote, il cache une pomme derrière son dos.
- 6 & 7. Vues rapprochées du diorama, permettant de distinguer certains des treize personnages composant la scène : femmes assises sur le banc, enfants jouant sur le sol, vendeurs et leurs charettes, etc. Autant de détails qui rendent ce diorama plus réaliste.

Photos de détail des personnages et des véhicules de Jacky Bonneau - Photos d'ensemble de Dominique Breffort.





rente des autres (marron foncé : terre de Cassel et brun de Mars éclairci à l'ocre jaune). La peau des femmes est beaucoup plus claire et rosée (jaune de mars ou ocre jaune mélangé à du rouge vermillon ou du rouge rubis), et celle des enfants plus pâle encore.

### Les personnages

Nous n'allons pas passer en revue la totalité des figurines composant ce diorama. Toutefois, certaines méritent que l'on parle un peu d'elles, par les difficultés qu'elles présentent ou par leur sculpture et leur expression particulièrement réussies.

#### ● L'homme d'affaire

Son apparence est celle d'un individu aisé, avec son parapluie et son haut de forme, aux vêtements sombres, voire noirs. Pour accentuer son aspect « respectable », ses cheveux et sa moustache ont été grisés.

#### ● Le policeman

La principale difficulté réside dans la couleur bleue, tirant fortement sur le noir de cet agent de police. On a donc utilisé la même base (noir et terre de Cassel) et on a apporté une différence en ajoutant pour la veste du bleu indien et pour le pantalon du bleu horstensa. Les chaussures ont été vernies.

#### ● Le vendeur de marrons

Après quelques moments d'incertitude quant à la couleur du fond du vêtement de ce marchand (on est loin en effet de la rigueur uniformologique des militaires qu'il suffit d'appliquer) nous nous sommes dit que l'on pourrait utiliser... du marron ! En jouant sur les mélanges de couleurs (ocre brune, ocre d'or, brun de Mars, éclaircis au jaune de Naples et foncé à la terre d'ombre brûlée) on obtient une teinte générale avec des variantes de nuances. On remarquera que le visage de cette figurine, bien sculpté, est très expressif.

#### ● L'homme au journal

Une figurine mince, presque frêle, habillée d'un pantalon qui semble loin d'avoir été taillé sur mesure. Des tons bleutés, assez fades, semblent les plus appropriés pour rendre l'aspect pauvre de ce personnage.

#### ● Le garçonnet

Il s'agit d'une pièce très bien réalisée, avec de la recherche dans le costume. L'air galo-pin est accentué par le sourire et la pomme cachée derrière le dos. Comme ce jeune enfant ne semble pas vraiment issu d'un milieu aisé (il est pieds nus), on a rendu cet effet en peignant culotte courte et veste de couleurs différentes et en ajoutant une pièce de tissu sur la culotte.

#### ● La vieille dame

Pour l'anecdote, il faut savoir que la tête de cette figurine n'est pas celle d'origine mais qu'en raison d'une erreur à l'emballage, celle d'un homme moustachu... Il a donc fallu « bricoler » un peu l'ensemble et transformer le personnage en vieille lady, après avoir maquillé les traits masculins !

### Les chariots et le cab

Ces véhicules demandent tous une préparation très soignée et, pour le cab au moins, un assemblage long et minutieux, aidé heureusement par une notice bien détaillée et quelques grammes de Milliput pour masquer les différents joints.

Une fois assemblée toutefois, la fiacre a fière allure, avec son cheval bai foncé dont le harnachement est sculpté directement sur l'animal et non rapporté.

### Le décor

Tous les éléments constituant le décor sont de la marque Custom Dioramics, à l'exception du lampadaire (Andrea) et du banc (Phœ-

nix). Le bâtiment principal a dû être partiellement reconstruit à l'aide de plâtre de Paris. Après avoir fabriqué un gabarit en balsa, on coule le plâtre à l'intérieur. Après séchage (environ une demi-heure) on démonte ce coffrage et il ne reste plus qu'à représenter les pierres très soigneusement à l'aide d'une pointe sèche.

Arrivé à ce stade, tous les éléments du bâtiment, les trottoirs, les plaques pavées sont fixés sur la planche qui constitue le socle avec une colle époxy à deux composants (genre Araldite). Une couche de base (peinture Humbrol n°72) est passée à l'aérographe sur l'ensemble du diorama. Les pavés sont repris ensuite en gris Humbrol 92 et la devanture du magasin en blanc mat. Après séchage complet, les détails de cette dernière sont soulignés à l'aide de terre d'ombre brûlée (T.O.B.) à l'huile. Il ne reste plus alors qu'à effectuer un brossage à sec (en anglais *dry brush*...) dans différents tons d'ocre et de blanc pour donner du volume.

Les tuiles du toit, venant de chez Verlinden, sont peintes dans des tons de gris, et soulignées à la T.O.B. L'enseigne est réalisée en carte plastique et les différents accessoires en fer forgé à l'aide de fil de cuivre aplati et mis en forme sur un gabarit. Le lampadaire est peint en vert foncé, puis brossé en vert plus clair, les vitres opaques en blanc et ocre.

Le jardin public est constitué d'un arbre, construit autour d'un tronc en bois naturel, sur lequel est collée de la laine d'acier effilée afin de donner du volume. On vaporise de la laque sur l'ensemble et on saupoudre du flocage de tons différents. Le sol est en Polyfilla et la pelouse en herbe synthétique (flocage), le tout étant accompagné d'un banc vert foncé brossé avec une couleur claire pour faire apparaître certains détails. □





*Ci-contre, à gauche*  
Fusilier du régiment de Touraine, grande tenue 1734.

Nous avons représenté Jean Theurel, qui deviendra le plus vieux soldat d'Europe et mourra à 107 ans, après avoir passé 71 ans dans l'armée... un sacré bail ! Fusilier dans Touraine depuis 1716, il est vêtu de son bel habit de drap gris blanc que distingue une longue veste bleue ornée de boutons de fil aurore. Les boutons sont en laiton et le galon qui borde son chapeau est d'or faux. L'équipement est de buffle naturel. Son « cartouche », dont le rabat porte les armes de France en gaufrage est passé dans le ceinturon. Son fusil, mis au point en 1717, a sa « grenadière » en cuir de Russie.

*À droite.*  
Tambour du régiment de Lenck, grande livrée en 1720.

Les larges galons bleu céleste à chaînettes blanches, cousus sur le justaucorps de drap jaune d'or, sont aux couleurs de la maison royale de Suède, ce qui est bien normal puisqu'il s'agit d'un régiment levé en 1690, à l'aide de fantassins suédois. Après de nombreux exploits, le corps est pris en charge par Louis XV en octobre 1742 et porte le nom de Royal Suédois. Pour en revenir à notre dessin, disons que les tambours de cette période, fabriqués en bois, sont très encombrants et s'accrochent après une étole de peau souple, que recouvre du drap jaune d'or galonné à la livrée.

qui figure dans les rangs de la plus ancienne compagnie de fusiliers du premier bataillon baptisée « compagnie colonelle ». La seconde compagnie qui arbore l'un des deux drapeaux d'ordonnance est sous les ordres du lieutenant colonel. En mai 1721, le régent Philippe d'Orléans ayant nommé son fils, âgé de 18 ans, « colonel général de tous les gens de pied français et étrangers », ladite « compagnie colonelle » est baptisée « compagnie colonel général » et garde le drapeau blanc, tandis que le chef de corps, qui a repris l'ancien nom de mestre de camp, va commander la seconde compagnie de fusiliers du premier bataillon où figure l'un des deux drapeaux d'ordonnance. Cette situation, en fait, ne dure pas très longtemps puisque le nouveau duc d'Orléans, alors en pleine crise de mysticisme, démissionne de sa charge le 8 décembre 1730... Ainsi, le colonel retrouve son nom, sa compagnie et son drapeau blanc, tandis que le lieutenant colonel commande de nouveau la seconde avec son drapeau d'ordonnance... sauf entre 1749 et 1755 ! Fournis par le roi, renouvelés en principe tous les trois ans, les drapeaux sont livrés dans un étui de fort couil et portés lors des déplacements par de simples fusiliers. Au cours des parades ou des combats, ils sont confiés à de jeunes lieutenants en second, sauf dans les deux plus anciennes compagnies de fusiliers où ce rôle est dévolu à un enseigne, souvent apparenté au chef de corps.

Placés au centre de chaque bataillon, encadrés de chaque côté par deux sergents armés d'une hallebarde (2), les trois drapeaux de chaque bataillon s'alignent devant le premier rang de fusiliers. Lors des combats ils se réfugient entre le second et le troisième rang.

1. Jacques, Hippolyte, comte de Guibert, né à Montauban en 1743, fut un des plus grands tacticiens de son époque. Il est le créateur de l'ordre divisionnaire moderne qui réussira si bien à Napoléon. Colonel du régiment de Neustrie en 1776, maréchal de camp en 1788 puis académicien, il meurt à Paris en 1790. En 1772, il termine son *Essai général de tactique*, véritable chef d'œuvre du genre que Napoléon emportait toujours en campagne.

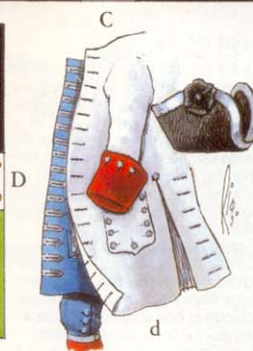
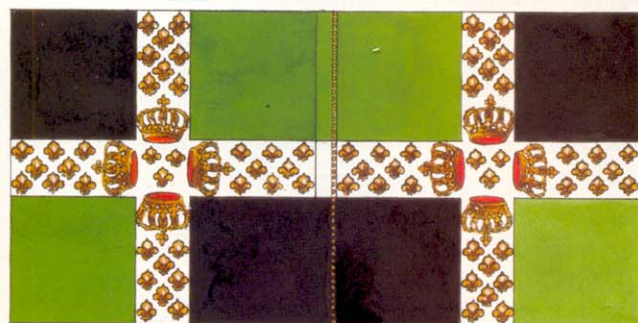
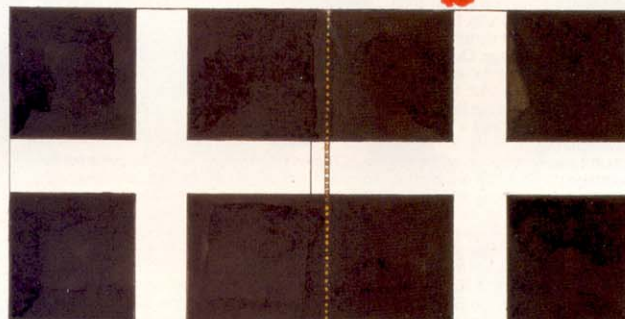
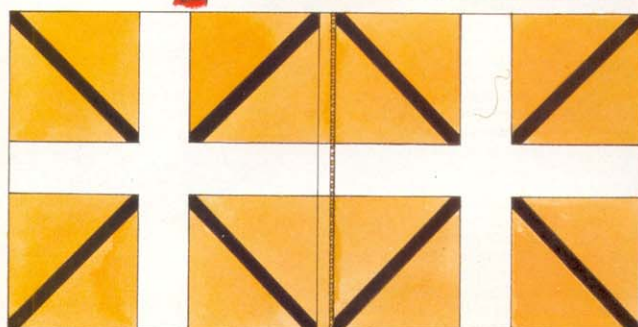
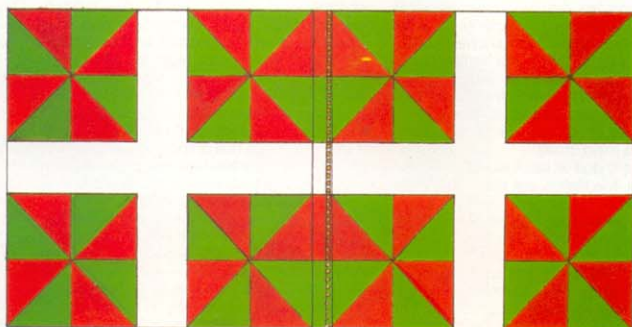
2. Les sergents sont armés d'une hallebarde dès la création des régiments. Un règlement daté du 2 mars 1683 stipule que leur longueur totale doit être de 6 pieds et demi (2,11 m). Il faudra attendre l'importante ordonnance du 31 octobre 1758 pour que les sergents des compagnies de fusiliers soient armés du fusil, à l'image des sergents de grenadiers qui l'ont déjà depuis 1703.

## LES DRAPEAUX DU BIEN AIME, 1720-1734

Étudiant la cause de nos défaites lors de la guerre de Sept Ans, Guibert (1) écrivit : « **Les soldats passent trois heures par jour à leur toilette, ce qui en fait des perruquiers, des polisseurs, des vernisseurs... tout, excepté des gens de guerre.** »

Sans vouloir abonder dans le sens de ce jugement sévère, disons que les soldats de Louis XV, vêtus d'uniformes aux couleurs vives, faisaient de magnifiques tableaux de batailles !

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les drapeaux sont immenses car ils doivent être vus de loin, malgré l'épaisse fumée qui recouvre le champ de bataille. Ils différencient chaque régiment d'infanterie par la disposition de leurs couleurs... dispositions codifiées en janvier 1717, sauf pour les étrangers et les Suisses. Nommés drapeaux d'ordonnance, chaque bataillon en comprend trois... sauf le premier qui, dépositaire du drapeau blanc, n'en compte que deux. Depuis le règne de Louis XIII, ledit drapeau blanc est la marque du colonel général de l'infanterie et ne figure alors que dans les régiments entretenus par le roi. Après la suppression, en juillet 1661, de la charge de colonel général, tous les corps en possèdent un



Lorsque l'enseigne portant le drapeau blanc est tué ou blessé, il est remplacé par le plus jeune capitaine du bataillon.

En garnison, les drapeaux sont déposés chez le colonel ou mestre de camp. Lors des défilés, ils sont portés à la hanche gauche. Quelquefois, l'on se sert d'une hampe courte terminée par une boule. Pour saluer, l'officier doit doucement baisser la hampe jusqu'à six pouces (16 cm environ) du sol, la relever ensuite à la verticale et se découvrir en tenant son tricorn de la main droite.

Un régiment doit le salut au Saint Sacrement, au Roi, à la Reine, aux enfants de France, aux princes du sang ou légitimés, aux maréchaux, au colonel général et aux généraux d'armées. Il le doit à son colonel seulement à l'entrée ou à la fin d'une campagne.

Contrairement à nos articles précédents qui représentaient les uniformes et les drapeaux de régiments ayant participé à une grande bataille<sup>(3)</sup>, nous abordons aujourd'hui l'une des périodes les plus calmes de notre histoire... ce qui est relativement rare.

Effectivement, de 1715 à 1733, nulle guerre ne vient salir les justaucorps de nos fantassins... ce qui n'empêche nullement ces beaux uniformes de revenir très cher.

Aussi les vestes, les culottes et les bas de couleur de l'infanterie française vivent-ils leurs dernières années car la draconienne ordonnance du 20 avril 1736 va les noyer sous un flot de drap gris blanc et de « guesres » de toile. □

## NOTRE PLANCHE DE DRAPEAUX EN COULEUR

### A. Régiment de Beaujolais

Créé sous ce nom de province en juin 1685, il est confié au marquis de Bérulle. De 1720 à 1734, fort d'un bataillon il est commandé par le chevalier Hauguel de Lutteurs. Outre le drapeau blanc, il comprend deux emblèmes « façonnez » de rouge et de vert. Il est heureux qu'ils soient représentés sur les manuscrits, car le terme de « façonnez » n'est pas d'une clarté aveuglante.

À cette époque il a le 96<sup>e</sup> rang, avec les boutons et le galonage dorés. Habit de drap gris blanc avec double poches en long. Parements, veste, culotte et bas « d'écarlatte ».

En février 1745, la compagnie de grenadiers est incorporée dans le corps des grenadiers de France. Les fusiliers renforcent le régiment de Traisnel... ce dernier qui en 1762 porte le nom de Lastic reprend le nom de Beaujolais ou Beaujolais... ce qui simplifie les recherches des historiens !

### B. Régiment de Foretz

Levé sous ce titre de province en août 1684, son commandement est confié au comte de Chémérault et participe à la malheureuse expédition d'Irlande. De 1716 à 1729 il est sous les ordres du marquis de Saillant, puis du comte d'Esgrigny jusqu'en 1734. Fort d'un seul bataillon, il possède un drapeau blanc très simple et deux drapeaux d'ordonnance dont les « quarrez » de soie aurore s'ornent d'une traverse noire.

Il a le 78<sup>e</sup> rang. Les brandebourgs de la veste, le galonage du chapeau et les boutons sont dorés. Habit de drap gris blanc doublé de serge blanche, poches en travers. Parements, culotte et bas écarlatte avec jarretière en ruban doré. Veste de drap bleu.

De retour de Corse, il est en garnison à Antibes quand il est licencié par l'ordonnance du 26 avril 1775 et incorporé dans le régiment d'Angoumois dont il forme le second bataillon.

### C. Régiment de Piedmont

D'après Lemau de la Jaisse, ce corps remonte au règne de Louis XII, plus précisément en 1498. Jusqu'en 1515, les célèbres « bandes noires » se battent en Italie et c'est Henri II qui, en 1558, les regroupe en régiment sous le nom de Piedmont... C'est un « vieux » corps<sup>(4)</sup>. De 1720 à 1734, il est sous les ordres du comte de Maulevrier et comprend trois bataillons, ce qui fait qu'en plus du drapeau blanc, il possède huit drapeaux d'ordonnance de soie noire que traverse une croix blanche.

En plus de l'état-major, il a la prévôté<sup>(5)</sup>. À cette époque il a le 4<sup>e</sup> rang et porte un justaucorps de drap gris blanc doublé de serge blanche et parementé de velours noir. Boutons, galons et jarretières dorés. Les poches dites en « demi écusson » portent cinq boutons. Veste de drap écarlatte. Culotte et bas gris blanc. Par l'ordonnance du 25 mars 1776, qui complète celle de l'année précédente, Piedmont est dédoublé. Ses 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons conservent le titre et les célèbres drapeaux noirs jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1791, époque à laquelle il troque son nom glorieux contre un simple numéro... temps d'ailleurs très court puisque le 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie est de nouveau dédoublé en 1794. Le premier bataillon du « *cy devant Piémont* » forme une partie de la 5<sup>e</sup> demi-brigade de bataille et le second constitue le noyau de la 6<sup>e</sup> demi-brigade... mais ce n'est pas terminé !

Les guerres continuelles ayant coûté très cher à la jeune république française, celle-ci procède à la refonte complète de son infanterie. Aussi, le 13 janvier 1796, la squelettique 6<sup>e</sup> demi-brigade de bataille est-elle amalgamée dans la 100<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie de ligne qui deviendra le 100<sup>e</sup> de ligne de l'Empire. La 5<sup>e</sup>, qui conserve encore quelques vieux soldats de Piémont, forme le noyau de la 24<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie de ligne... le 24<sup>e</sup> de ligne de l'Empire. Bien entendu, jaloux de l'immortelle gloire de tous ces hommes, Louis XVIII licencie tous les régiments par son décret du 16 juillet 1815, terminant ainsi l'oeuvre si bien commencée par les Jacobins.

### D. Régiment de La Reine

D'après Lemau de la Jaisse, ce corps est formé le 12 mars 1661 à l'aide de compagnies des régiments de Limousin et de Mazarin, incorporées dans le « *cy devant* »<sup>(6)</sup> régiment d'Huxelles, le roi Louis XIV le confie alors à la reine Marie-Thérèse d'Autriche et lui donne l'ancienneté d'Huxelles qui remonte à 1635. De 1720 à 1734, le régiment de La Reine est sous les ordres du colonel lieutenant<sup>(7)</sup> François de Gelas, chevalier d'Ambres. Il compte deux bataillons. Peintes à l'or fin, ombrées de brun les fleurs de lis et les couronnes ornent le centre du drapeau blanc et des cinq drapeaux d'ordonnance aux quartiers noirs et verts. Il a le 24<sup>e</sup> rang et la prévôté<sup>(5)</sup> en plus de l'état-major.

Son uniforme est un justaucorps de drap gris blanc doublé de serge blanche avec les parements écarlates. Poches en écussons portant neuf boutons. Veste et culotte bleu, bas écarlates. Les boutons, le galonage du chapeau, les boutonnières de la veste et les jarretières sont d'argent fin. De 1755 à 1760, le deuxième bataillon participe à la défense du Canada pendant que le premier se bat en Allemagne. Le 1<sup>er</sup> janvier 1791, il quitte le joli nom de La Reine et devient le 41<sup>e</sup> régiment d'infanterie, dont le premier bataillon s'illustrera tristement dans les départements de l'Ouest, notamment à Quiberon, pendant que le second bataillon disparaîtra à Saint Domingue. La poignée de survivants du malheureux 41<sup>e</sup>, est amalgamée le 4 janvier 1797 dans les rangs de la nouvelle 86<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie de ligne<sup>(8)</sup>... 86<sup>e</sup> de ligne impériale, que le roi Louis XVIII licencie en 1815.

### NOTRE PLANCHE SCHÉMATIQUE

Notre dessin en pied représente un des deux enseignes du régiment de Beaujolais en 1734, portant le drapeau de la compagnie lieutenant colonel.

En ce qui concerne la plupart des détails de notre planche, nous pensons nous être suffisamment étendu lors de la rédaction de notre article « *J'étais à Minden* » paru dans *Figurines* n°4 et afin de ne pas lasser nos lecteurs par des répétitions, nous nous contenterons d'ajouter des détails correspondant à l'époque que nous étudions aujourd'hui

#### 1. Étoffe.

Aucun règlement ne précise ses dimensions cependant, grâce à des témoignages contemporains, l'on sait qu'elles varient entre six pieds (1,95 m) et six pieds quatre pouces (2,04 m).

Elles diminuent au fil des années, pour atteindre cinq pieds au carré (1,62 m) après 1749... il reste bien entendu que ces dimensions varient de quelques pouces d'un régiment et d'un renouvellement à l'autre.

#### 2. Pique.

Les règlements étant également muets sur cette question, sa fabrication ne subit aucune contrainte et les modèles sont très variables.

Nous pouvons cependant indiquer qu'à l'époque de la Régence, la pique est le plus souvent en forme de fleur de lis... le recueil de du Vivier, réalisé en 1715, les représentent ainsi et l'on retrouve cette forme sur le manuscrit de Perpignan dessiné en 1748. Les piques sont le plus souvent de laitton

#### 2bis. Pique.

Conservée dans une collection particulière, ce magnifique objet a une hauteur totale de 32 cm. Afin d'être vue en relief sous tous ses angles, la fleur de lis (ou lys comme on l'écrivait à cette époque) est formée de deux plaques de tôle soudées sur une douille de fixation, le tout doré.

#### 3. Cordelière.

Apparue vers 1700, elle est très courte sous la Régence

3. Voir nos articles : « *J'étais à Phillipsbourg en 1734* » dans le numéro 17 de la revue Tradition. « *J'étais à Fontenoy en 1745* », dans les numéros 77 d'Uniformes et 93 de Tradition. « *J'étais à Port Mahon en 1756* » dans le numéro 60 de Tradition. « *J'étais à Minden en 1759* » dans le numéro 4 de Figurines. « *J'étais à Forbach en 1760* » dans le numéro 81 de Tradition. « *J'étais à Yorktown* » dans le numéro 87 d'Uniformes.

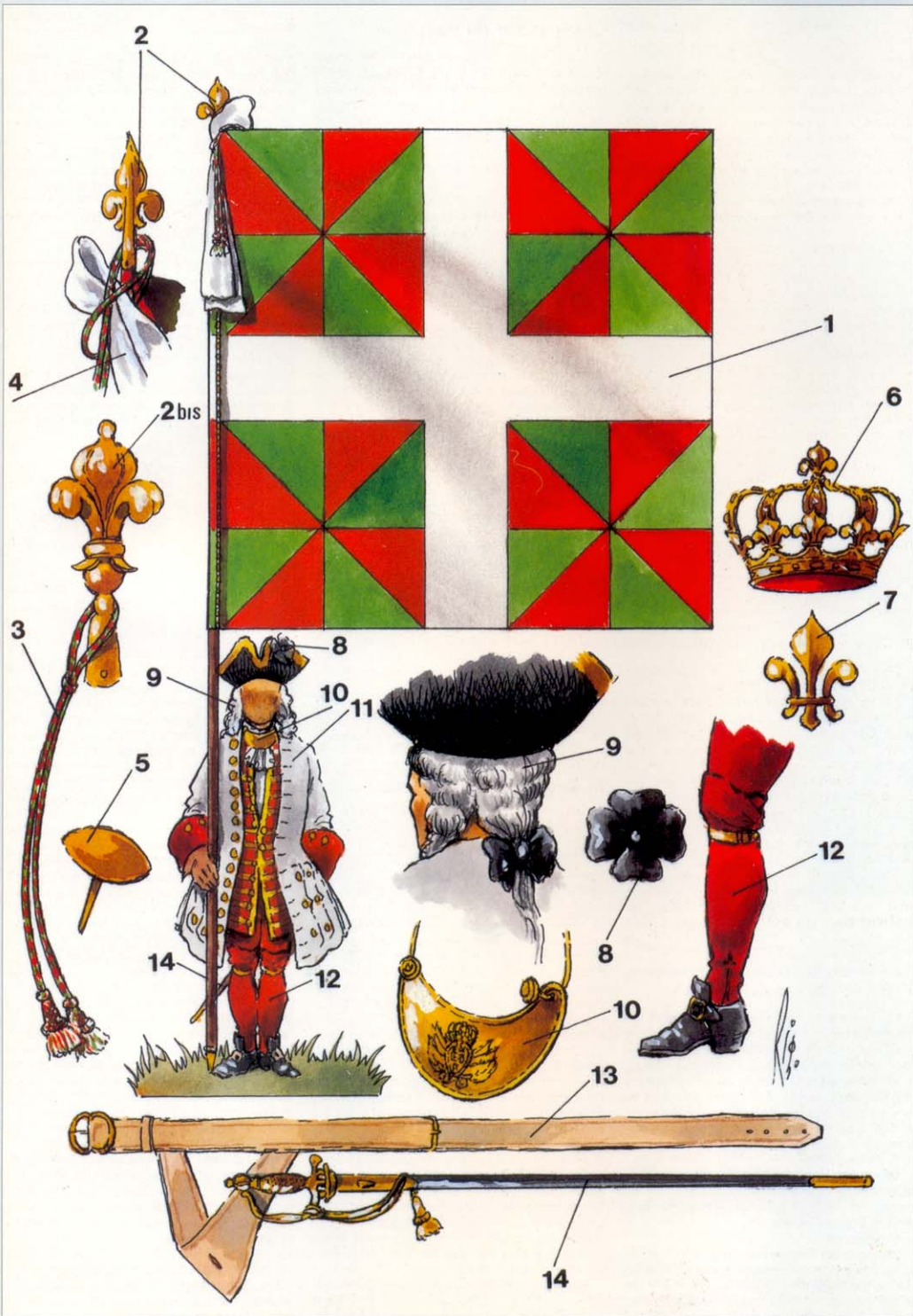
4. À partir du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, on prendra l'habitude de surnommer les douze premiers régiments d'infanterie « Vieux » et « Petits vieux ». Par classement alphabétique les six vieux sont : Champagne, la Marine, Navarre, Normandie, Picardie et Piémont. Les six petits vieux sont : Auvergne, Béarn (Richelieu en 1720-1734), Bourbonnois, Flandres (Tallard de 1720 à 1734), de Pons et du Roi.

5. C'est à dire qu'il a le privilège de pouvoir juger les fautes de discipline à l'intérieur du corps. Pour cela, il comprend un prévôt, un lieutenant de prévôt, un greffier, un archer (garde) et un exécuteur (bourreau).

6. Contrairement à ce que l'on pense généralement l'adverbe « ci-devant » n'a pas été inventé par les sans-culottes afin de diffamer « les suppôts de la tyrannie », celui-ci existait bien avant la révolution, entre autre dans le 7<sup>e</sup> abrégé de Lemau de la Jaisse édité en 1741 qui parle du régiment d'Eu « ci-devant » du Maine.

7. Dans les régiments appartenant au Roi, à la Reine ou à un prince, le chef de corps porte le titre de colonel lieutenant... qu'il ne faut pas confondre avec celui de lieutenant colonel ! Pour en revenir au chevalier d'Ambres, celui-ci fut nommé maréchal de camp en 1734, lieutenant général en 1738 puis élevé à la dignité de maréchal de France en 1757, sous le nom de vicomte de Lautrec.

8. Les pertes sont telles qu'à la 86<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie de ligne il a fallu regrouper douze bataillons squelettiques issus des volontaires nationaux et des 125<sup>e</sup>, 133<sup>e</sup>, 141<sup>e</sup>, 142<sup>e</sup> de bataille... (sans bien sûr oublier le 41<sup>e</sup> régiment d'infanterie) pour mettre sur pied trois nouveaux bataillons totalisant près de 3 000 hommes.



## LE SOLDAT JEAN THEUREL, OU LE COURAGE NE VIEILLIT PAS

C'est le jeudi 8 septembre 1659 que naît dans le charmant village d'Orain un petit Bourguignon tout rose répondant au nom de Jean Theurel. Fils d'un humble laboureur, il grandit au milieu d'une nombreuse famille et ne mange pas à sa faim tous les jours.

En 1716, il se rend aux raisons du fils du châtelain, le chevalier Henri de Cotte, capitaine de la compagnie de grenadiers du premier bataillon du régiment de Touraine, qui lui promet monts et merveilles dans l'armée du roi de France. Le 17 septembre, comme il ne sait ni lire ni écrire, il signe d'une croix son engagement de huit ans et part rejoindre sa nouvelle famille. Le régiment de Touraine est alors sous les ordres d'un grand seigneur, le duc de Luxembourg, issu de l'auguste lignée des Montmorency et qui deviendra maréchal de France.

Vêtu du justaucorps gris blanc qu'égaie le bleu de roi et les boutons de laiton (voir notre illustration au début de cet article), l'ami Theurel se bat dans les Pyrénées, puis en Allemagne où il reçoit sa première blessure. En septembre 1738, complètement rétabli, il s'engage dans les dragons de Beaufremont puis chez les cavaliers du régiment d'Anjou avec qui il sabre les anglo-hanovriens dans la plaine de Fontenoy où il a le malheur de perdre trois de ses frères qui s'étaient également engagés.

Son séjour chez les « gilets d'acier » étant terminé, il rentre au pays et à l'âge de 49 ans, il épouse Anne Rabier, une jeune fille de 20 ans qui lui donnera sept enfants. En réalité, la vie de famille l'ennuie et après la naissance de son second fils, il souscrit un nouvel engagement au régiment de Touraine en février 1752. Cinq ans plus tard il se bat dans le Hanovre, notamment à Hastenbeck. En août 1759, il est à Minden où, chargé par la cavalerie prussienne, il reçoit sept coups de sabre dont six sur la tête... Il va avoir 60 ans, ce qui est déjà très vieux pour l'époque, mais notre bonhomme s'en sort.

En 1762, la désastreuse guerre de Sept Ans étant pratiquement terminée, le régiment de Touraine revient en France où une longue série de garnisons l'attendent. En mai 1764, alors à Givet, notre ami Theurel souscrit un nouvel engagement. En octobre 1766, son épouse, la douce Anne Rabier, le rejoint à Stras-

bourg... l'année suivante elle lui donne un fils, Jean-Baptiste, qui sera inscrit plus tard comme enfant de troupe. Le 4 mai 1772, en garnison à Nancy il signe un nouvel engagement. En 1773, à Metz, sa femme lui donne une petite fille... Theurel est alors âgé de 74 ans ! En novembre 1779, notre vétéran s'embarque pour l'île de Saint Domingue. Le 5 août 1781, il vogue au secours des « *insurgents* » du général Washington, avec le corps expéditionnaire du marquis de Saint Simon qui va renforcer l'armée de Rochambeau. Le 19 octobre, les Britanniques de Lord Cornwallis capitulent à Yorktown. Après s'être battu dans les Antilles, notre ami Theurel revient en France en 1783.

En novembre 1787, Louis XVI, qui a entendu parler de ce soldat de 88 ans lui accorde une pension. Présenté aux sœurs du Roi, « Mesdames » l'ont embrassé. En janvier 1788, à Rennes, Theurel est décoré d'un troisième médaillon de Vétérance devant le régiment de Touraine en grande tenue. En 1791 l'Assemblée Nationale, qui ne veut pas se montrer plus lade que le roi, octroie au vieux soldat une pension supplémentaire. Agé de 92 ans, Jean Theurel prend enfin son congé définitif et se retire à Tours avec son épouse où, à partir de 1800, il est pris en charge par la 3<sup>e</sup> demi-brigade de Vétérans nationaux. Le 26 octobre 1804, Napoléon lui octroie « l'étoile » de la légion d'honneur qui figure sur son magnifique portrait conservé au musée des Beaux Arts de Tours.

Le 10 mars 1807, c'est fini : à l'âge de 107 ans, le vieux brave s'éteint, entouré de l'affection des siens. Il avait passé 71 ans dans les rangs de l'armée royale... Peut-être est-ce à lui que l'Empereur songea, un jour de 1804, quand il décida de la devise à inscrire sur les drapeaux des Vétérans :

« *Le courage ne vieillit pas* ».

\* Fondée le 19 mai 1802, la légion d'honneur met beaucoup de temps à se mettre en place car elle heurte les sentiments égalitaires des anciens Jacobins. Vraisemblablement créé par le dessinateur Chailiot, le modèle original ne voit le jour qu'en mai 1804. Distribuée pour la première fois en l'église St Louis des Invalides, le 15 juillet suivant, la décoration est tout d'abord nommée « étoile » puis « aigle » ou simplement « croix d'honneur ».

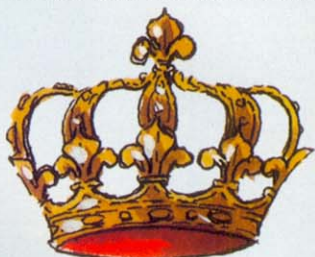
feurs, dont les vêtements sont la plupart du temps couverts de farine ou de poudre de riz sont surnommés « merlans » ledit surnom est d'ailleurs une vie très longue puisque les « Poilus » de 14-18 l'employaient encore. Le tricorne de feutre ou de castor noir a succédé au chapeau à « lampon » qui coiffait les soldats de Louis XIV. Ses ailes sont très relevées sous la Régence et ses bords sont galonnés d'or ou d'argent fin suivant le bouton de l'uniforme... bien entendu, le simple fusilier porte le sien galonné d'or ou d'argent faux.

### 10. Hausse-col.

Inspiré du large collet du XVI<sup>e</sup> siècle, il est porté sous les armes par tous les officiers. A l'époque de la Régence, il est le plus souvent de laiton doré sans aucune gravure. Toutefois on y grave quelquefois les armes de France sur un fond de drapeaux.

### 11. Justaucorps ou habit.

C'est Louvois qui, en décembre 1668, impose pour la première fois un uniforme aux « gens de pieds ». Les deux premiers régiments habillés aux frais du roi sont ceux d'Alsace et de Royal Roussillon, suivis en 1670 par les Gardes françaises... quoique dans ce cas on ne peut guère parler d'uniforme car Louis XIV



s'ingéniait, à chaque renouvellement, d'en changer les détails ou la couleur et il faudra attendre la Régence pour le voir enfin fixé. La forme des poches, la couleur des parements, de la veste, de la culotte et des bas ainsi que le métal des boutons servaient à différencier les régiments entre eux... à condition que les dites différences soient respectées ! En réalité il faut attendre le 10 mars 1729 pour voir apparaître une ordonnance concernant l'habillement... quoiqu'en réalité il ne s'agissait que de conseils destinés à éviter des dépenses trop somptueuses. Les goussets de Delaite, réalisées vers 1720 et surtout l'abrégé de Lemaire de La Jaisse édité en 1735 nous a permis de représenter les derniers uniformes de la période faste de l'uniformologie si haute en couleurs car comme une tempête de neige, l'ordonnance du 20 avril 1736 va les recouvrir de blanc. Pour en revenir à notre justaucorps, les officiers le porte en drap d'Elbeuf gris blanc, doublé de serge d'Aumale. Les basques sont très longues et peuvent se boutonner sur toute la hauteur, servant ainsi de manteau en hiver. Un bouton, situé sur chaque hanche, est cousu en haut de quatre plis et demi dissimulant une fente, par laquelle ils font passer la monture de leur épée. Le dos de l'uniforme ne comporte que des boutonnières.

### 12. Bas et soulier.

Monopolisée par l'Angleterre, l'industrie du bas tricoté s'établit en France vers 1656. Huit ans plus tard Lyon établit sa notoriété sur la fabrication des bas de soie. A l'époque de la Régence, les bas sont fabriqués en fil, en laine, en lin ou en coton. Serrés sous les genoux par des jarrettières, tissés d'or ou d'argent pour les officiers, les bas seront petit à petit remplacés par des guêtres de toile blanche, boutonnant sur le côté et qui ont la propriété de mieux protéger les souliers.

### 4. Manière de fixer la cravate après la pique.

#### 5. Clou.

Utilisés pour fixer l'étoffe après la hampe, ils sont en laiton doré.

#### 6. Couronne royale.

Peinte à l'or fin, ombrée de brun et doublée d'écarlate broyé à l'huile, ce modèle apparaît sous François 1<sup>er</sup> qui, à l'imitation de Charles Quint prend une couronne « fermée ». Seuls, le roi, la reine et les princes du sang peuvent la porter ainsi, ornée et sommée de fleurs de lis. Les drapeaux du régiment de la Reine en portent quatre « affrontées » sur chacune des faces.

#### 7. Fleur de lis.

Peinte à l'or fin et ombrée de brun, chaque face des drapeaux du régiment de la Reine en compte 35... Soit 16 sur chaque branche de la croix et trois au centre.

#### 8. Cocarde.

Introduite en France à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle après l'abandon des écharpes, elle est formée par un ruban de soie replié en croix de Malte et fixé au centre par un bouton quelquefois en métal. Le tout est cousu sur le côté gauche de

la coiffure. En principe, elle est de soie noire, mais il en existe de couleurs diverses, ainsi en 1720 le régiment du Roi en arbore une de soie rouge et blanche. Après 1736, elle sera formée d'un simple nœud de ruban que l'on glissera sous une ganse prévue à cet effet.

#### 9. Coiffure.

Monsieur de la Porterie écrivait en 1724 : « *Les cavaliers, dragons et les troupes en général ont, pour l'ordinaire, les cheveux mal faits et arrangés sans uniformité...* ». D'après les documents et les gravures contemporaines, les cheveux sont portés très longs et frisés au petit fer. Ils pendent sur les épaules et sur la nuque, gênant la plupart des mouvements. Souvent, ceux du dos sont ramassés et liés dans un ruban de soie noir. Fort longues, difficiles à tenir propres, dégoûtantes d'eau à la moindre pluie, ces coiffures sont l'objet des critiques des commissaires des guerres, mais il faudra encore attendre plusieurs années avant que l'on raccourcisse les cheveux, notamment ceux des tempes.

Bien entendu, les officiers qui ont le cheveu rare portent perruque et tout ce joli monde est poudré à frimas... les perruquiers et les coif-

**Gren**

Cie Col

4 6 8 10 12 14 16

**Piquet**

Cie Lieut. Col.

15 13 11 9 7 5 3

Nous avons numéroté les compagnies par ordre d'ancienneté afin de montrer leur emplacement lorsque le bataillon est rassemblé. En réalité ceci est illogique, car à cette époque les dites compagnies portent le nom de leur capitaine... Ainsi, en 1722, au premier bataillon du régiment de Piémont, on trouve les compagnies de Messieurs Bombelle, Chantois, Thoisy, Valeille, etc.

## 49